

FIGARO ILLUSTRÉ

LES FEMMES DE LETTRES FRANÇAISES

par Jacques des Gachons.



❖ CORINNE AU CAP MYCÈNES ❖
Portrait de Madame de Staël
TABLEAU DU BARON GÉRARD
Collections de Madame la Comtesse Foy (née Gérard)

LA SAISON A NICE

*Le Carnaval de 1910 — La Saison Théâtrale — La Saison Sportive — Le Meeting d'Aviation
Les Nouveaux Aménagements du Casino Municipal*

Nice est tellement connue aujourd'hui, le charme de son ciel, la douceur de son climat, la beauté de ses sites ont été tant et tant de fois chantés, qu'il semble impossible de trouver des mots imprévus pour en redire les délices. Et cependant, même les favoris de la fortune qui, plus souvent et plus longtemps que d'autres, ont pu vivre dans ce pays enchanté, appelé par les Italiens Nizza-Bella, sont séduits à leur retour par une impression de beauté toujours nouvelle. L'antithèse est si grande entre cette sereine et lumineuse atmosphère et celle des régions de l'Europe du Nord, que les mieux avertis en sont, chaque retour, violemment frappés.

La veille on a quitté Paris, Londres ou Berlin, mal protégés contre les intempéries, en dépit des covercoats et des fourrures, et après une nuit passée dans un confortable sleeping, on s'éveille tout à coup sous les chauds rayons du soleil, et des visions de paradis surgissent aux regards charmés.

LA BAIE DES ANGES

Car, ce n'est pas en vain que les ancêtres ont donné le nom de Baie des Anges, à ce coin de terre jeté au bord de la mer azurée. S'il y a des anges et s'ils ont des ailes blanches, comme le veulent les chères légendes de notre enfance, ils trouveraient en Nice un nouvel Eden, sans s'apercevoir de la métamorphose. Le mauvais temps est une rareté à cause de la situation exceptionnelle de cette ville bienheureuse.

Ouverte seulement du côté du Midi, elle est abritée des vents du Nord par les contreforts des Alpes, dressés ainsi que de formidables barrières contre les autans. Et sous la défense de ce rempart, s'étend un délicieux jardin où les feuilles d'argent de l'olivier s'harmonisent aux tons plus chauds de l'oranger. Les eucalyptus, les poivriers, les lauriers roses y croissent en liberté comme des chênes. On se promène sous les palmiers touffus et l'on se croit en Afrique ; à l'ombre des cocotiers et des lataniers, on rêve de Ceylan ; mais la profusion des violettes, des mimosas, des œillets, des tubéreuses, des roses de mille espèces, rappelle bien vite que ce jardin délicieux s'appelle Nice.

A TRAVERS NICE

La connaissance progressive de la ville est un enchantement. Si, avec ses vastes proportions, ses larges trottoirs, ses beaux platanes, ses boutiques achalandées, ses nombreux promeneurs, ses tramways, ses fiacres, ses équipages qui se croisent en tous sens, la ville nouvelle sacrifiée aux habitudes et au confort modernes, la vieille ville est restée la Nizza-Bella des Italiens.

C'est entre le Port et la colline du Château que s'étend le vieux Nice, tout plein encore des vestiges d'un passé guerrier. Ses rues montantes et pavées de dalles trop plates, sont tellement étroites que les voitures n'y peuvent circuler. Cela permet d'y flâner en toute sécurité et les amoureux du pittoresque n'y manquent point. Entre les maisons

très hautes, aux façades peintes à la mode italienne, ces rues ombrées semblent de profonds couloirs au-dessus desquels une mince bande de ciel bleu apparaît, entre les capricieuses déchiqnetures des toits en auvent, comme une guirlande festonnée. Les logis sont d'anciens palais et les boutiques du rez-de-chaussée voisinent avec les madones grossièrement peintes ou sculptées, exposées à la dévotion des fidèles.

Les fidèles, en l'occurrence, sont des hommes

pareille. Et, devant ce panorama unique, au milieu des pyramides de fruits et de fleurs, voir s'agiter les hivernants en costume printanier, les jolies vendeuses coiffées de la capeline ou de la torsada et les paysans solides aux yeux noirs, devient une fête pour les coloristes les plus exigeants.

LA SAISON D'OPÉRA

Il semble que cette profusion de plaisirs prodiguée par une nature exceptionnelle, devrait suffire pour couler à Nice des jours heureux. Et cependant, la municipalité et le Comité des Fêtes y multiplient les divertissements d'une façon chaque année plus heureuse.

Au premier rang des attractions « classiques » de la saison de Nice, il faut placer le théâtre de l'Opéra qui, par l'excellence, la beauté et l'éclat artistique de ses spectacles, se recommande aux dilettanti français et étrangers et à tous les hôtes de Nice et du littoral.

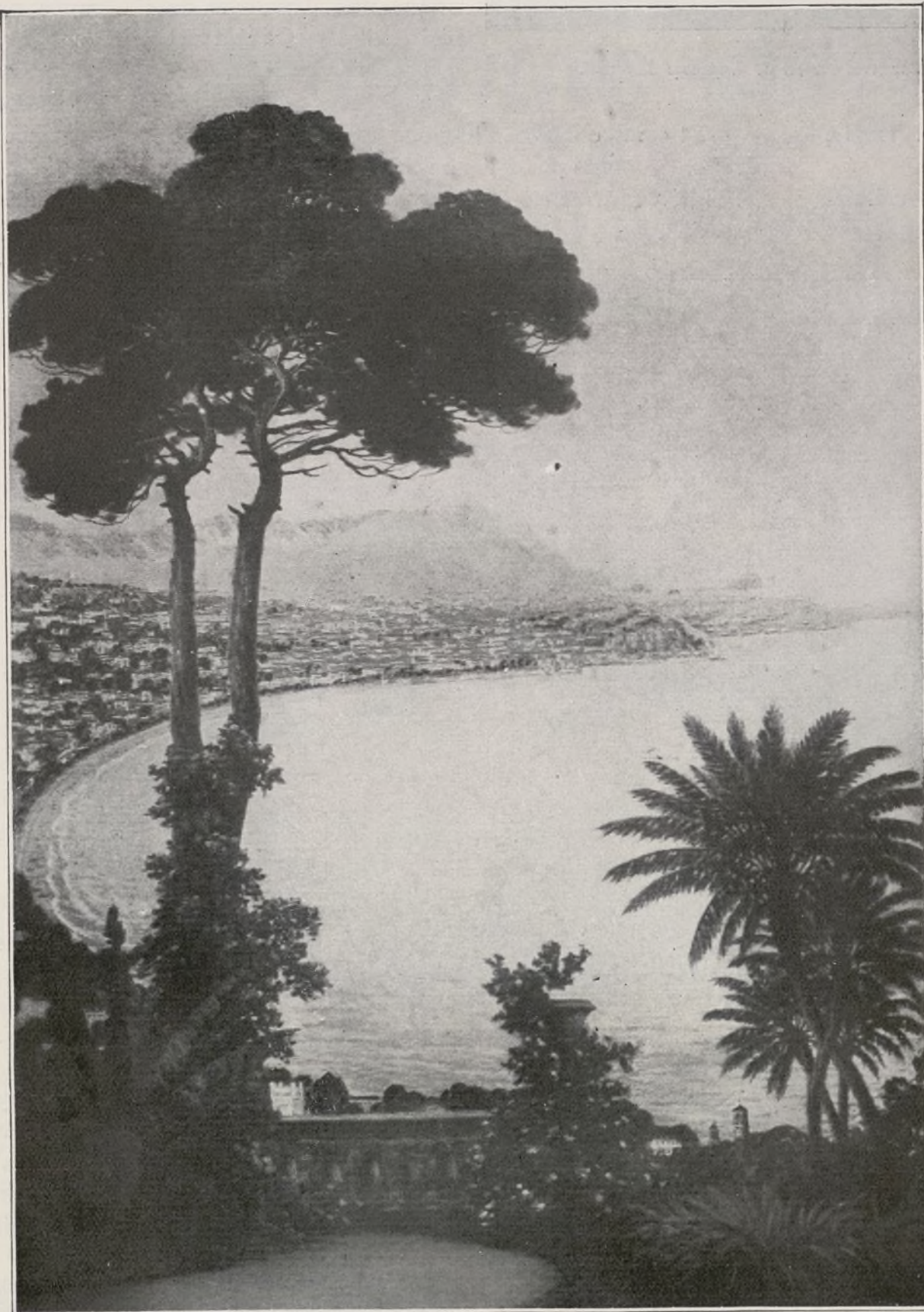
Une troupe d'opéra et une autre d'opéra-comique y donnent des représentations tous les soirs et des matinées le dimanche ; mais pendant la saison, les mardis et les jeudis demeurent des jours de gala, très suivis par les hivernants. Cependant il faut noter que le mardi a toujours bénéficié d'une vogue extraordinaire et certains soirs toutes les aristocraties du nom, de la science, du talent, de l'art, de la politique, de la finance et de la beauté se trouvent réunies dans cette magnifique salle de l'Opéra. L'élégance des toilettes, l'éclat des bijoux, la correction des habits noirs y crée cette atmosphère de grand luxe et de bon ton qui rend si select les galas du Covent-Garden de Londres.

Il est juste de reconnaître que M. Henri Villefranck, directeur depuis quatre ans de l'Opéra de Nice et à qui la municipalité vient de renouveler pour trois ans son privilège, dirige ses travaux avec le goût le plus éclairé et la plus haute conscience artistique. A côté des chefs-d'œuvre dont il monte les reprises avec une exactitude scrupuleuse et sans se laisser rebuter par les soins les plus minutieux, ce direc-

teur avisé ne craint pas d'écrire chaque année sur son programme le nom de plusieurs œuvres inédites.

La liste est déjà longue des jeunes talents dont il a facilité la révélation et pour ne citer que le plus récent exemple, c'est à Nice et par les soins de M. Henri Villefranck, qu'a été créé, l'année dernière, *Quo Vadis* ?

Cette année, une nouvelle œuvre inédite tout aussi importante et dont la répercussion artistique sera plus grande encore va être créée sur la scène de Nice. *La Glu* de Gabriel Dupont, l'auteur applaudi de *La Cabrera*, sera interprétée par M^{me} Claire Friché, M^{me} Geneviève Vix, M. Morati, M. Balbons, etc. D'autre part, on annonce des soirées hors série pour les représentations extraordinaires des artistes dont les noms se passent de commentaires. Les voici dans leur éloquente brièveté : M^{me} Emma Calvé, M^{me} Marguerite Carré,



VUE GÉNÉRALE DE NICE ET DE LA BAIE DES ANGES

trapus, basanés, moustachus et, parfois, coiffés encore du bonnet napolitain ; il y a aussi des ménagères et des nichées d'enfants qui piaillent au milieu du chemin. De belles filles aux cheveux noirs, tordus en casque, s'encadrent dans des portails gothiques, des lavandières suspendent à toutes les ouvertures des loques multicolores ; et quand le soleil incendiant les rues obscures anime tout cela, on y voit se confondre tous les secrets de la lumière.

Sur le Cours Saleya, le plus beau des anciens quartiers de Nice, avec ses longues terrasses d'où l'on aperçoit la Baie des Anges et tout le littoral jusqu'au cap d'Antibes, se tient le Marché d'hiver. Ils ne sont pas rares les promeneurs qui dirigent leur course matinale vers ce curieux spectacle. Le Niçois se contentant d'exploiter les produits du sol, fruits et fleurs, cette double culture atteint, dans les campagnes de Nice, une perfection sans

CARNAVAL DE NICE 1910. — Char de M^{me} Carnaval (Projet G. A. Mossa. Cl. Giletta)

M^{me} Lillian Grenville, M. Muratcre, M. Beyle, M. Noté, M. Albert, M. Salignac.

Mais Nice ne serait point Nice, si, parallèlement à ces fêtes de grand art, elle n'offrait à ses visiteurs et à ses habitants toutes les attractions qu'autorise son merveilleux climat.

LA SAISON SPORTIVE

La vie au grand air est facilitée par de nombreuses routes qui courent le long de la mer, vont se perdre au fond des vallées, ou serpentent le long des collines. Sur tous ces chemins qui, pour l'agrément du promeneur, forment comme un réseau, l'aspect change sans cesse et l'on passe brusquement d'un site pittoresque à un autre tout différent et plus pittoresque encore. Partout des hauteurs couvertes d'oliviers, de figuiers, parfois aussi de pins et de cyprès, comme dans les paysages d'Orient. Au loin, tour à tour, apparaissent la mer, Nizza-Bella ou la vallée du Var et ses montagnes.

La vie sportive est constituée à Nice par ses courses de chevaux, mais surtout par ses merveilleuses régates. C'est à la Mi-Carême qu'ont lieu les fêtes nautiques et peut-on rêver d'un spectacle plus gracieux et plus émouvant à la fois, que celui présenté par la Baie des Anges où, semblables à de grands oiseaux, les voiles blanches des barques se gonflent sous la brise, à côté des yachts dont quelques-uns prennent l'allure imposante et guerrière d'un croiseur.

LE CARNAVAL DE 1910

Mais pour les étrangers comme pour les habitants du pays, le Carnaval est le clou de la saison et celui de cette année dépassera, dit-on, en gaieté et en éclat tout ce qu'on peut imaginer. Depuis des mois on s'y prépare, car c'est toute une industrie que la fabrication des chars, des costumes et des accessoires.

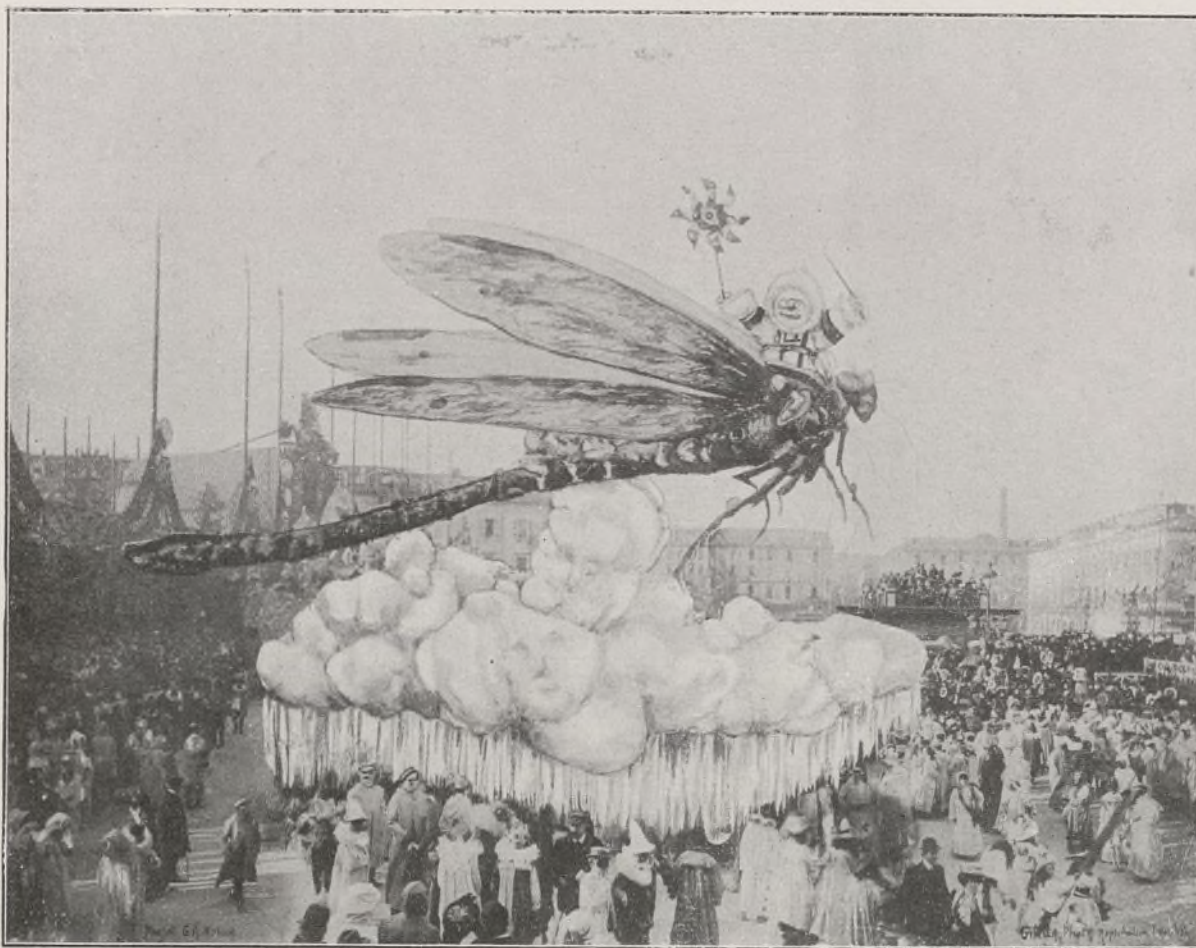
C'est le 27 janvier que Sa Majesté Carnaval XXXVII fera son entrée dans sa bonne ville de Nice où toute sa cour réunie le conduira à travers les rues, les quais et les avenues illuminés, jusqu'au palais qui doit abriter son règne éphémère. Cette année, il arrive naturellement du Pôle Nord et son char triomphal promènera avec lui tout un troupeau d'ours blancs, de phoques et de pingouins. Quant à M^{me} Carnaval, elle chevauchera courageusement la tigresse de Marseille.

Le 3 février, les gens qui aiment la lutte pourront se battre toute la journée, surtout avec des fleurs, et, pour prendre un repos bien légitime, ils s'eniront le soir au bal masqué de l'Opéra. Trois jours

après sera donnée, au Casino municipal, une redoute rose, mais, pour apporter dans l'ensemble une note piquante, les élégantes invitées devront jeter sur leur épaule droite une touffe de rubans noirs d'où une écharpe de même couleur doit tomber avec grâce. Des paillettes d'or et d'argent sont facultatives.

Entre temps, de nouvelles batailles de fleurs auront entretenu l'amitié entre les hivernants et nous arrivons à cette journée mémorable du 8 février, où, dans une débauche de plaisirs, Carnaval XXXVII vivra ses dernières heures.

Et comme à Nice l'hygiène ne perd jamais ses droits, le Comité des fêtes impose un mois de repos à ses hôtes surmenés et même à ceux qui ne le sont pas. Cela nous conduit au 3 mars et les fleurs ayant



CARNAVAL DE NICE 1910. — Char de la Musique. (Projet G. A. Mossa. Cl. Giletta)

repoussé, on se les jette de nouveau, et le soir, au Casino municipal, la redoute qui fut rose devient blanche, toute blanche.

Les derniers jours du mois sont consacrés à la jeunesse, et ce Carnaval tout spécial, ces batailles de fleurs, ces bals d'enfants sont le prétexte de nouvelles et charmantes réunions.

LES RÉGATES

Mais pour les personnes âgées ou celles dont le goût et le tempérament s'accordent mal avec ces fêtes bruyantes, Nice organise à cette même époque ce spectacle de pure beauté que sont ses Régates Internationales. C'est du 23 mars au 5 avril qu'elles seront, cette année, disputées avec un éclat tout particulier, car l'escadre de la Méditerranée a promis son secours et des batailles de fleurs navales alterneront avec les courses.

En mars également, on aura la surprise d'un concours d'automobiles, et, pour terminer cette saison de Nice qui sait réunir pour ses fidèles, les plus libres comme les plus délicats plaisirs, on annonce que du 10 au 25 avril se tiendra le grand meeting d'Aviation.

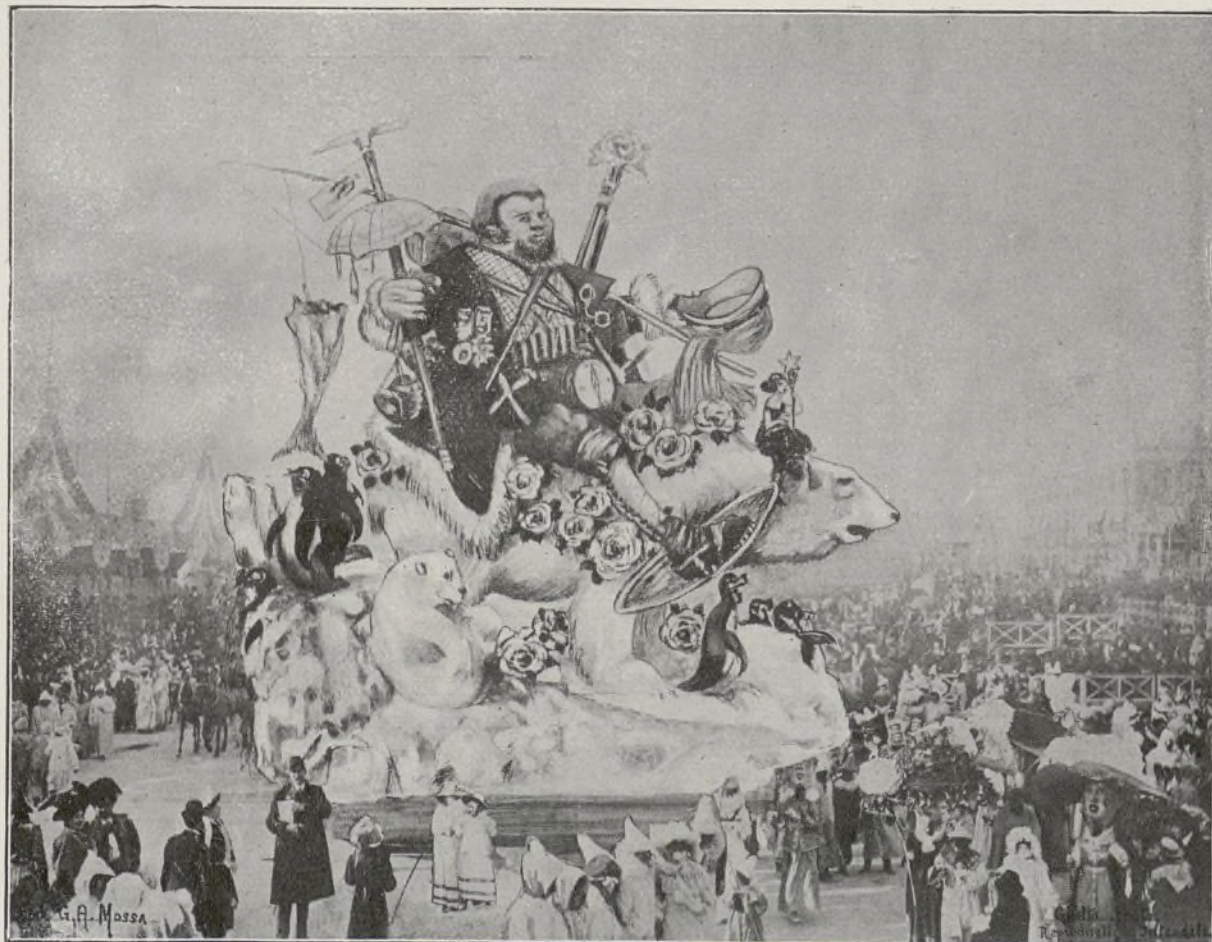
Ainsi, sous le soleil de Nice, tous les mondes et tous les âges se pressent dans la plus heureuse diversité. Chacun pense et agit comme il l'entend, chacun est libre d'y trouver le repos ou le plaisir : c'est un Paradis universel dans le plus joli coin de France. Et il faut encore ajouter : c'est la capitale charmante, c'est le vrai caravansérail de la Côte d'Azur, car c'est de là qu'on peut le plus facilement atteindre toutes les villes de plaisir et de repos qui s'ouvrent en face de la mer bleue.

WILLY ROGERS

Les grandes facilités offertes par la Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, pour se rendre sur la Côte d'Azur, se trouvent très heureusement complétées par les agences de la maison, universellement connue, de Th. Cook et fils. Le voyageur partant de Paris ou venant de province, peut s'y procurer dans un de leurs bureaux de Paris, soit à l'Agence centrale, 1, place de l'Opéra, soit dans ses succursales, 250, rue de Rivoli, 101, avenue des Champs-Élysées, et Hôtel Majestic,

avenue Kléber, tous les billets simples, circulaires, aller et retour et de famille, etc., et y faire réserver les places dans le train ou s'y assurer les places de wagons-lits, lits-salons, lits complets, etc., sans supplément de prix sur les tarifs réguliers, évitant ainsi les longues attentes aux guichets des gares. Leurs agences du littoral : Marseille, Cannes, Nice, Monte-Carlo, Menton, sont à la disposition des voyageurs pour leur fournir les renseignements et réserver les places pour le voyage de retour. On trouve dans cette Agence tous les renseignements concernant les voyages par terre ou par mer pour n'importe quel pays, et les billets y sont délivrés dans les mêmes conditions de prix que par les Compagnies de chemin de fer et de navigation ; de même, tous ceux qui veulent s'affranchir de tous les inconvénients désagréables d'un voyage dans une contrée qui leur est inconnue, trouveront des programmes très étudiés d'excursions accompagnées, partant à dates fixes et

de voyages particuliers à forfait avec itinéraire et départs au gré de chacun. Tous les renseignements préliminaires sont d'ailleurs donnés par cette Agence, sans frais et avec la plus grande complaisance, soit de vive voix, soit par correspondance.



CARNAVAL DE NICE 1910. — Carnaval XXXVII retour du Pôle Nord (Projet G. A. Mossa. Cl. Giletta)



Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

La défense du cocher

Au coin de l'avenue Trudaine et de la rue des Martyrs, il y a une station de fiacres et d'autos devant laquelle je passe quelquefois, vers midi. Deux ou trois petits restaurants avoisinent cette station, et quand le temps est beau et pas trop frais, c'est un amusant spectacle. Aux « terrasses » des gargotiers sont dressées de petites tables, où chauffeurs et cochers fraternisent. On regarde ce qu'il y a dans les assiettes; on hume au passage une agréable odeur de ragoût; ou bien l'on s'amuse d'un bout de dialogue entendu, de quelque type pittoresque, penché sur un numéro de la Lanterne ou de l'Humanité.

« ... Où diable ai-je vu cette figure-là ? » Je me posais la question, l'autre jour, en suivant le trottoir où s'alignaient les petites tables. Assis à l'écart, les coudes sur la nappe et la pipe aux dents, un vieux cocher lisait son journal. Et il souriait, en lisant son journal. Je le reconnus, c'était Flochard. Et je me rappelai... Flochard, ancien répétiteur de droit, devenu précepteur; et puis intendant; et puis cocher de fiacre, après toutes sortes d'aventures dont le récit m'avait fort réjoui le jour où, sans mélancolie aucune, il me les conta. Le hasard m'avait fait rencontrer Flochard aux courses (il y venait pour travailler, moi pour perdre un peu d'argent); et je me souviendrai toute ma vie de cette causerie, au comptoir d'une buvette en plein vent. Car Flochard avait toujours aimé la buvette, et c'avait même été la principale cause de tous ses malheurs. Mais il était resté, en dépit de tout, un philosophe très lucide, un causeur délicat, et ce jour-là il m'avait émerveillé par sa bonhomie, sa résignation gentille et spirituelle devant l'infortune, — une infortune qu'il sentait bien n'être pas imméritée tout à fait.

Il y avait bien dix ans de cela, et Flochard n'avait pas trop changé. Moi non plus sans doute, car ayant levé la tête, il eut un geste de gaie surprise.

— Tiens, c'est vous ?

— C'est moi.

Il m'avait attiré auprès de lui, et désignait

d'un geste engageant le « mazagran » fumant et le verre de « fine » que le soleil faisait briller comme une topaze. « Vous faites comme moi ? » Je n'osai refuser l'offre de Flochard. Un second mazagran fut apporté; et, ma foi, au bout de cinq minutes nous bavardions comme deux amis qui, à force de se connaître, n'ont plus que des idées générales à échanger.

— Flochard, dis-je, vous paraissiez très gai tout à l'heure. Votre journal vous faisait rire. Pourquoi votre journal vous faisait-il rire ?

— Parce que j'y lisais un article sur la « défense du cheval ». Vous n'ignorez pas que le besoin de protéger les chevaux est très à la mode, depuis quelque temps. Un clou chasse l'autre. Après tant d'années de philanthropie, il était bien juste que vint le tour de la philippie, comme nous aurions dit au temps lointain où nous faisions du grec. Il paraît donc que le cheval souffre, qu'il souffre au delà de tout ce qu'en suppose! Est-ce que vous vous doutiez que les chevaux souffraient tant que ça ?

« Moi, cocher, je ne m'en doutais guère. Et d'abord je voudrais bien que les personnes sensibles qui se lamentent sur les souffrances que nous faisons endurer aux bêtes, m'expliquassent ce que c'est qu'une souffrance de bête, et comment cela se mesure ? Nous jugeons ces souffrances-là selon nos sensibilités d'hommes et de femmes; mais cela est arbitraire. Car où est la preuve qu'un cheval, un chien souffrent de la même façon que moi ? Le chien dont mon fiacre écrase la patte, pousse quelques cris aigus, se sauve en sautillant, et va se coucher dans un coin où quelques soins faciles et une bonne pâtée lui auront vite fait oublier son aventure. Que le même accident nous arrive : c'est la syncope, l'hémorragie, le transport à l'hôpital; c'est la fièvre, une opération peut-être, un mois de lit, deux mois de béquille, l'incapacité de travail, et tout ce qui peut s'ensuivre de misère. A Saint-Sébastien, jadis, étant intendant d'un châtelain du Midi, j'ai vu des courses de taureaux. L'un d'eux, d'un coup de corne, avait ouvert un cheval. Le ventre décousu fut recousu séance tenante, et l'animal se remit à trotter. Je vous assure qu'en un cas pareil, nous n'eussions trotté ni l'un ni l'autre... Mais supposons que

cet animal-ci (Flochard désignait son cheval) soit une personne aussi sensible que son maître. Pensez-vous que sa vie soit aussi atroce qu'on vous le fait croire ?

« Il a le logement assuré, et je vous jure qu'entre l'écurie où il dort et celle des chevaux de Rothschild, il y a moins de différence qu'entre ma chambre à coucher et celle du directeur de ma Compagnie. Il mange quand il a faim, il boit quand il a soif; il n'a que des charges légères à traîner, et je n'use pas sur son poil une mèche de fouet par an.

« Regardez-le, en ce moment. Il a sa musette pleine d'avoine accrochée aux oreilles, et il fait comme moi : il déjeune. Seulement, lui déjeune en se fichant de tout; tandis que moi, j'ai des soucis. Je pense à l'argent qu'il me faut gagner pour payer mon terme, et régler mes additions chez le gargotier... »

Flochard bourrait de nouveau sa pipe, et j'avais fait « renouveler » les petits verres. D'un ton goguenard et comme un peu attendri, il continuait de monologuer :

— La défense du cheval!... Elle est bien bonne, et je voudrais pouvoir, à ceux qui plaignent mon cheval, raconter certaines de mes journées, à moi : les longues courses sous la pluie qui cingle et dégouline sur la figure, dans le cou, sur les mains; l'attente aux stations, quand le froid pique; les coups de soleil, en été; les balades nocturnes, qui vous font coucher deux ou trois heures plus tard qu'on ne voudrait; l'agent qui « rouspète » à chaque carrefour; les risques d'accident, depuis qu'à tous les coins de rue on est menacé d'être salué par une auto qui vous coupe en deux; le cheval qui s'abat et qu'il faut dételer, remettre debout, réatteler dans la neige ou sous l'averse; le client bourru qui vous insulte, parce qu'on a une bête fatiguée qui n'avance plus; le client malin qui vous glisse une mauvaise pièce, ou vous souffle un pourboire, sous prétexte qu'il n'a pas de monnaie; le client voleur qui vous « oublie », après trois heures d'attente, le long d'un trottoir... Savez-vous à quoi je pensais tout à l'heure, en lisant mon journal ?

— Dites, Flochard.

— Je pensais que, pour être justes, les personnes sensibles devraient bien, à côté de la

Ligue pour la défense du cheval, en fonder une autre...

— La Ligue pour la défense du cocher?

— Vous l'avez dit.

Et Flochard éclata de rire.

Nous nous étions levés. Mon vieux camarade dénouait la musette de son cheval, et préparait le départ.

— Vous allez loin? lui dis-je.

— Non. A Montmartre. J'ai roulé toute la nuit, et je voudrais bien faire un somme avant ce soir.

Au même moment, un monsieur très affairé ouvrait la portière, sautait dans le fiacre et d'un ton péremptoire :

— A Vaugirard, 103, rue Lecourbe!

Flochard me jeta un regard d'ironie navrée, grimpa sans un mot sur son siège, s'enveloppa de ses couvertures, et doucement, avec un geste de bonne victime, abattit d'un coup de main le petit drapeau de son comp-teur. Je lui serrai la main.

— Pensez-y, fit-il en riant. La « défense du cocher »... ça serait bien notre tour, dites?

Et le fiacre fila, d'un petit trot paisible, comme résigné.

PIERRE ou PAUL

L'Exposition de Bruxelles

Si la petite Belgique qui est, par son chiffre d'affaires, la cinquième puissance économique du globe, avait encore à fournir des témoignages de son merveilleux développement industriel et commercial, nous en trouverions l'éclatante manifestation dans les expositions universelles et internationales qui, depuis une vingtaine d'années, ont fait affluer dans les principales villes du pays les produits et les visiteurs du monde entier. Anvers,

Bruxelles et Liège ont successivement démontré par des expositions vraiment triomphales les progrès géants accomplis par un peuple qui, ayant végété pendant des siècles sous la domination étrangère, s'est tout à coup révélé au monde sous l'action de l'indépendance politique et de la liberté intérieure.

Chacune des grandes expositions belges a été un nouveau sujet d'étonnement pour l'étranger. Celle de Liège, en 1905, a été d'une ampleur et d'une beauté surprenantes. Celle qui s'ouvrira cette année à Bruxelles, dépassera singulièrement encore l'impression de puissance laissée dans tous les esprits par sa devancière.

Les grands pays producteurs reconnaissent tous la nécessité de participer aux somptueux tournois économiques qu'organise la nation belge. Cette fois, vingt pays étrangers seront officiellement représentés à l'Exposition de Bruxelles 1910 : la France, l'Allemagne, l'Angleterre, le Brésil, le Canada, le Danemark, l'Espagne, le Guatemala, le Grand Duché de Luxembourg, la Hollande et les Indes Néerlandaises, l'Italie, le Japon, l'Empire ottoman, le Pérou, la Perse, la Principauté de Monaco, le Nicaragua, la République Domini-

caine, la République de l'Uruguay, la Suisse; auxquels il faut ajouter d'autres pays encore, — tels les États-Unis d'Amérique et l'Autriche, — qui seront représentés par d'importantes collectivités dues à l'initiative privée.

En ce moment, on se bouscule littéralement pour obtenir des emplacements devenus introuvables dans les gigantesques halls et constructions élevés par les soins de la Compagnie de l'Exposition. On a eu beau, pour satisfaire aux demandes des nations étrangères, étendre dans tous les sens et jusqu'aux limites du possible l'immense superficie totale de l'Exposition de Bruxelles, il a fallu renoncer à trouver de nouveaux terrains et le Comité

Exécutif a dû supplier les commissaires des diverses sections de ne plus accueillir les demandes de leurs nationaux.

Ajoutons que les travaux ont été menés avec une énergie et une habileté remarquables. Aujourd'hui, tous les halls sont complètement terminés et mis à la disposition des différents pays qui se les sont partagés. — Il faut en rendre grâce aux deux directeurs généraux de l'Exposition de Bruxelles : MM. Eugène Keym, que ses éminentes qualités d'organisateur ont fait désigner pour ce poste redoutable, et le comte Adrien van der Burch qui, tout jeune, avait exercé avec une rare autorité les fonctions de commissaire du gouvernement belge à la dernière Exposition de Milan, et qui, depuis, s'est affirmé à Bruxelles comme une personnalité de premier plan.

Ces deux hommes, au milieu de difficultés sans nombre, ont accompli un véritable prodige : celui d'être prêts en temps utile. L'Exposition de Bruxelles est prête à recevoir les exposants. Les halls sont terminés, les fondations attendent qu'on y installe les machines. Aux exposants, maintenant, de fournir ce spectacle original d'une Exposition achevée et pimpante pour le jour de l'ouverture.



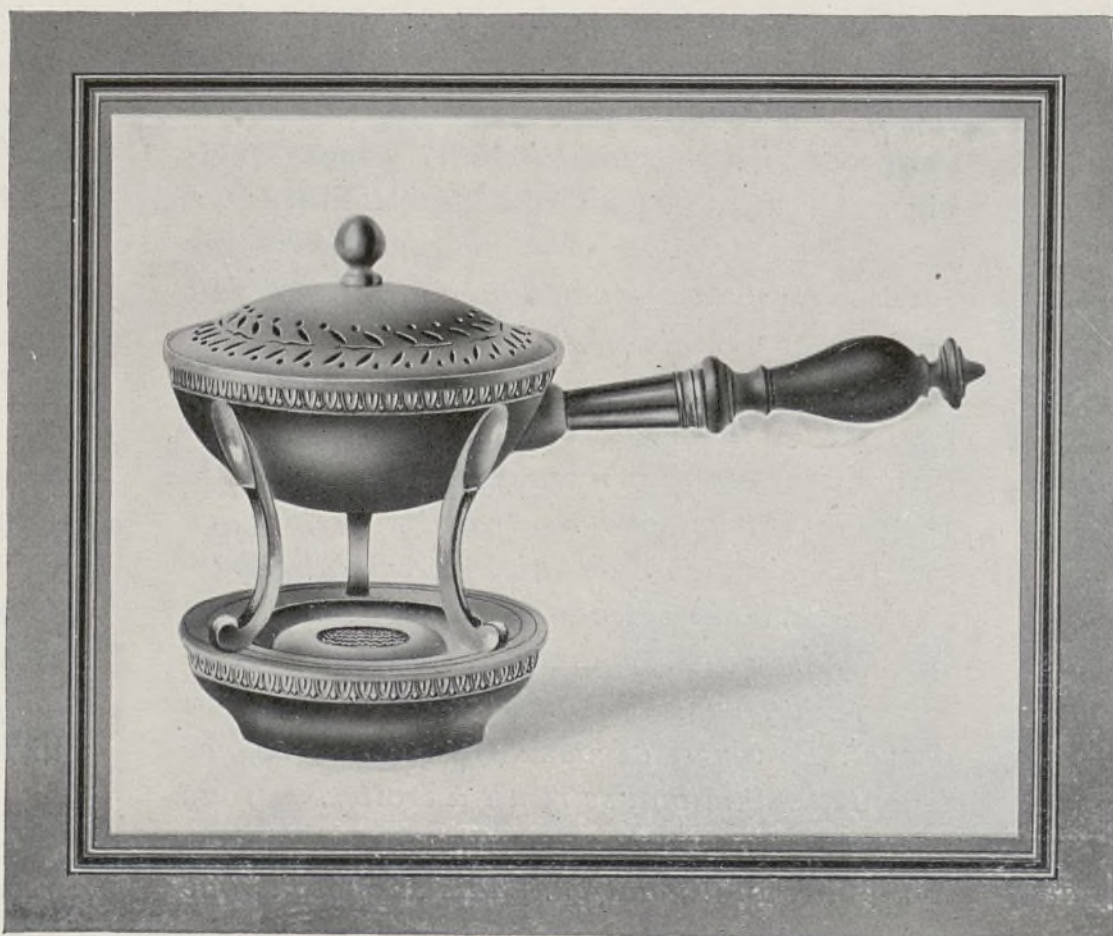
Comte Adrien van der Burch

M. Eugène Keym

Les directeurs généraux de l'Exposition de Bruxelles 1910

Pour le Home

Parmi les jolies nouveautés de cette saison, nous avons déjà présenté à nos belles lectrices le joli brûle-parfums de Guerlain. Ce délicieux bibelot ciselé avec art, a, tout de suite, ravi les élégantes et raffinées clientes du parfumeur select; toutes ont voulu le posséder et celles qui n'ont pu l'avoir encore le réclament avec insistance; il a toutes les faveurs, c'est le succès du jour. Que d'ivresse en effet, est réservée à celle qui en use, que de rêves heureux naissent au milieu de ce léger nuage embaumé, qui semble nous porter l'essence des fleurs les plus rares. Certes les Orientaux eurent presque à l'aurore du monde, l'idée de brûler des parfums; les rois mages n'apportèrent-ils pas en offrande à l'Enfant Jésus l'encens et la myrrhe? Mais ces parfums de l'Orient sont presque tous forts et enivrants et s'ils peuvent encore flatter l'odorat des habitants de l'Arabie et charmer certains esprits



poétiques, ils sembleraient trop violents à nos mondaines habituées à plus de délicatesse. Il fallait donc avoir un goût et un esprit très subtils pour créer une essence qui, exhalée par le brûle-parfums, répandit un charme discret dans le home et semblât apporter avec elle un avant-goût du printemps, au milieu des brouillards de notre ciel maussade. C'est ce qu'a fait Guerlain, et ses aimables clientes en sont enivrées et charmées.

Est-il nécessaire maintenant de rappeler ce parfum si suave qui a pris le nom de la rue où se concentrent toutes les élégances? Le parfum « La rue de la Paix » créé par Guerlain ne peut s'oublier, il indique tout le raffinement, tout le parisianisme de sa senteur, c'est l'essence choisie des mondaines, le parfum idéal pour les mouchoirs ouvragés de dentelle, pour les fines batistes et les belles guipures, il imprègne toute la personne d'un parfum léger, discret, subtil, tenace et persistant et reste toujours le parfum d'une distinction sans égale.

La Mode

Toutes les femmes ne sont pas belles, mais toutes voudraient l'être, et l'amour de la parure, inspiré par le désir de plaire, est comme inné chez elles. Pourtant, une catégorie de femmes faisait jadis exception : celle des *bas-bleus* et des pédantes. La femme « supérieure » et savante dédaignait de s'habiller, de s'embellir, de se parer. Elle affectait de manquer de grâce et de goût, elle se masculinisait volontiers. Les occupations cérébrales ou artistiques, les rêveries de l'âme semblaient absorber toutes les forces, tout le temps de ces privilégiées et elles apparaissaient aux regards indulgents de leurs admirateurs sous des dehors négligés et parfois grotesques.

Maintenant, nos poétesses, nos auteurs et nos artistes femmes nous prouvent qu'il n'y a point incompatibilité entre le talent et la grâce, entre le génie et l'élégance. Et elles y gagnent.

Car la première de toutes les parures, la grâce et le goût sont des dons naturels. Aimables dédommagements de la force, ils embellissent la beauté et souvent y suppléent. Compagne de la jeunesse, qu'elle n'abandonne tout à fait dans aucune condition, la grâce qu'on ne saurait définir, s'imite mal et ne s'acquiert pas ; le goût, s'il ne se donne entièrement, se forme du moins et devient par là un attribut plus spécial de l'éducation et du sens artistique. Mais il s'égare parfois avec la mode : la mode, dont les femmes adorent les caprices, gâte bien souvent la nature, et pourtant les yeux qu'elle fascine s'y accommodent encore.

Devons-nous penser ainsi de la mode actuelle ? Non. Eminemment éclectique, elle offre à tous les types, à toutes les physionomies les plus diverses, des ressources d'élégance inépuisables. La mode n'est plus un tyran imposant telle ou telle volonté, mais une dispensatrice d'idées, d'inspirations, de trouvailles que chacune peut s'assimiler à son



Robe de liberty noir voilé de tulle pailleté, garnie de rubans.
(Cliché H. Manuel) Modèle de LAFERRIÈRE

gré. Généreuse, prodigue, elle dévoile tous les secrets de ses jolies, de ses somptuosités, de ses élégances, sur les scènes de nos théâtres — grands ou petits — qui lui sont comme un tremplin triomphal pour livrer à notre admirative curiosité les créations les plus diverses, depuis la robe d'intérieur jusqu'à la sortie de bal. Quelle spectatrice n'a rêvé du séillant paletot d'intérieur en voile châtaigne perlé, alluré de galons brodés d'or qui

silhouette si gentiment M^{me} Brandès, l'inoubliable Thérèse du Gymnase, sur une longue jupe de drap de soie champagne rosé ?

On se rappelle aussi l'apparition de la même artiste en « rayonnante » nacrée, mystérieusement ennuagée d'un voile gris constellé de croisillons de brillants, tandis qu'une pluie de broderies d'argent tombait d'une bande de fourrure grise ; et le chic de l'immense chapeau de velours noir somptueusement empanaché de plumes, accompagnant le plus joli corsage du monde : tout un adroit fouillis de tulle d'or, endentellé.

Quelle pointe d'originalité aux Variétés ! L'« ange » y diaphane ses ailes en mousseline de soie paille, de broderies et de fleurs jaunes, vrai faisceau de rayons d'or coupé par une simple ceinture vert amande, sous le plus amusant chapeau de paille blanche, relevé devant, relevé derrière, avec, au faite, un énorme coq blanc ; — en tulle fantaisie or moulant le buste sous la draperie de la robe de drap biscuit soulignée de skungs, — en velours acajou, gaine ajustée sous les plis artistiques du long manteau aux énormes revers inédits et d'un mouvement si simple qu'il nous étonne et nous charme. Les coiffures de la pétillante M^{me} Lavallière sont aussi pour arrêter notre attention : toque-turban en tissu vieil or à haut plumet taupe et toque de velours très enfoncée, peu volumineuse, jarretée d'un ruban ancien, piquée de deux plumes de paon retombantes.

Et le Vaudeville nous enseigne que les thèses émouvantes s'accommodent des plus admirables élégances. Les spectatrices l'ont bien compris, et l'une des fidèles de notre inimitable Laferrière se fit remarquer par un tulle bleu sur fond tilleul de l'effet le plus précieux. Des branches de gros coillets roses en relief retenant l'écharpe de tulle sur le corsage de Venise étaient d'une grâce indescriptible, comme les manches de Venise se détachant en clair sur d'adorables épaules.

Le même cachet du talentueux maître se retrouvait sur la toilette de la comtesse D., à l'une de ces jolies réunions du Lyceum, où se retrouvent artistes et femmes de lettres : la robe de dentelle crème se relevait de broderie pailletée de nacre et d'argent ; tout un poème de douceur et d'irradiations pâles d'où jaillissait l'éclat d'une boucle d'émeraude, à la ceinture.

Et tandis que les giboulées glacées fouettent encore nos vitres, que la saison se fait maussade et nos pavés glissants, nous pressentons déjà dans le maniement de nos délicieux chiffons et dans les préparatifs de nos artistes ès modes, le doux et gai printemps. Ce sont des toques de fleurs, des pailles claires. Nos envolées vers les rives ensoleillées en ont eu la joyeuse primeur, mais nous, les Parisiennes enracinées, nous savourons d'avance leur élégance légère et leur triomphe fleuri.

Très simple, très simple pour les courses printanières, ces courses de la « Saison » qui nous affole, nous grise de plaisir et nous fait vivre la plus active et la plus aimable des vies, cette robe de voile créée par Laferrière : rayée bleu et blanc, la tunique à plis remonte en un corsage à empiècement de batiste brodé avec mouvement de collerette plissée ; un peu de broderie cachemire garnit d'une façon discrète cette robe d'allure si jeune et si pimpante qui n'a d'égale que celle-ci composée pour M^{me} G..., et d'un esprit vraiment parisien : le crêpon imprimé de petites cerises orange est retenu à la taille par un corselet de plis très fins et descend en une tunique retenue par un velours noir noué devant. Ce même velours, si heureux dans son mouvement gracieux, se retrouve au corsage et aux manches, en brassard ; la petite collerette est soulignée de Valenciennes.

Chez Laferrière, nous entrevoyons encore foulards et crêpons, tissus glacés, « ondoyants » et « liberty », jolis et tentants comme un avant-goût de la belle saison. Les fleurettes, les pastilles, les petits dessins s'impriment sur tous nos nouveaux tissus et sur les gazes mêmes. Celles-ci, cachemire, se recouvrent de tunique de tulle et tous les tissus se mêlant et s'harmonisent : tulle et foulard, mousseline et liberty, étamine et tussor combinés

en merveilles où les corsages sont un peu blousés par-dessus la ceinture, car la ceinture nous revient.

Et quelles nuances favorites s'épanouissent en ce parterre choisi et si multiple ? Le vert-de-gris, et presque tous les bleus : bleu-bleuet, bleu-lavande, bleu-de-roi...

Que d'indiscrétions en un seul babillage ! Et cependant, en sortant de chez Green, il est impossible de retenir sa plume : continuons à évoquer le



Un manteau créé par GREEN pour M^{me} Régina BADET
Velours frisson Sèvres, rebrodé et garni chinchilla.
(Cliché H. Manuel)

retour de Phœbus en admirant chez notre grand couturier de sports, où nous trouvons nos « trotteurs » de prédilection, les surprises qu'il nous prépare en petites jaquettes courtes, à devants évasés, à revers allongés ; en costumes de « footing » dont il a le secret et qui seront, cette année, de gros lainage ficelle, très chic, genre Irish-Sweed, une vraie trouvaille ; en ses « tailleurs » avec un peu d'ampleur rattrapée à la jupe ; en ses mouvements de blousés... très nouveaux. Ne me demandez pas à quelles nuances Green s'est arrêté. Incertaines, incisées, inédites, il faudrait la palette avisée d'un artiste ou la plume prestigieuse d'un poète pour les définir. On ne peut trouver rien de plus idéal, de plus frais que ses tussors quadrillés, de plus étonnant que le ton de fraise framboisée, « fraise passée au soleil » que nous apercevons tandis que se préparent les plus exquis modèles d'amazones que nous ayons jamais imaginés.

Il semble que le mot « chic » fut créé pour Green et par Green, car on n'en trouve pas d'autre capable de souligner ses modèles, son genre si particulier. Infiniment chic en effet ses tissus choisis avec un soin jaloux, sa coupe si élégante et l'ensemble de ses créations qui savent, de plus, rester d'une correction tout aristocratique.

Pour mettre le point final à tant de nouvelles élégances, notons cette robe Anne d'Autriche reconstituée par Laferrière pour une de nos grandes fêtes mondaines et qui est d'une richesse royale : le fond en tissu d'or est voilé de tulle bleu brodé d'argent ; le tablier est fait de brocart bleu et or, ainsi que les petits revers. Toute cette somptuosité est relevée encore par le jabot et les manchettes d'Alençon, pures merveilles, et marquée par de gros boutons passementés d'or.

Ce modèle, qui restera unique dans les fastes de la mode actuelle, nous ramène à plusieurs siècles en arrière et nous oblige à dire que, autant que les

robes d'après-midi, les robes du soir ne sont empruntées à aucune époque précise, mais un peu à toutes les époques. On voit des corsages à pointes et des manches à sabot XVIII^e siècle, des fourreaux Directoire, des jupes amples et de grands cols Louis XIII, des tuniques byzantines et des justaucorps moyenâgeux. Les tissus les plus différents sont employés; les corsages sont décolletés de toutes les manières: en rond, en ovale, en carré, en pointe; tantôt les épaulettes remontent au-dessus du bras, tantôt elles tombent; les jupes sont tantôt amples, tantôt étroites comme une gaine... mais au-dessus de toutes ces contradictions, plane, règne, triomphe la ligne, unique dans son élégance et sa grâce; la silhouette reste allongée et fine, par la complicité des étoffes souples et d'une coupe impeccable, des dessous arachnéens sur des formes parfaites. Le premier talent de la femme élégante est de savoir se modeler, corriger ce que la nature négligea ou exagéra en elle: c'est Tanagra à Paris.

LAURENCE DE LAPRADE

Notes et Informations

UN MORT RÉCALCITRANT

On a beau dire que Carnaval est mort, il n'est que très vieux et retrouve parfois un regain de vivacité, une ombre de jeunesse, quelque chose de sa joyeuse humeur pour plaire à ceux qui l'aiment malgré tout et espèrent tirer de lui un peu de plaisir devenu rare.

Je ne parle pas des pays ensoleillés où on le fête avec autant de fougue que jamais; là, c'est une tradition respectée et par les habitants et par les étrangers; non, je m'en tiens à notre Paris qui, à force de chic ne sait plus s'amuser et je constate avec satisfaction qu'on y parle, cet hiver, de bals costumés.

Tant mieux! Quel'on mette un peu de fantaisie, de goût, de rêve dans notre vie si monotone, que l'on salue des silhouettes de jadis, que l'on admire des beautés d'autrefois redevenues jeunes par la grâce de leurs descendants, qu'il y ait visages séduisants, épaules de neige, bras souples, cous satinés, fût-ce par un peu d'artifice. Qu'importe! pourvu qu'ils paraissent d'une réelle fraîcheur, et ils le paraîtront rien qu'avec un léger glacis de Véritable Lait de Ninon qui, existant en trois tons: blanc, rosé et Rachel, convient à toutes les carnations. Spécialité de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, le Lait vaut 5 francs et 5 fr. 85 franco.

LE VADE-MECUM DU PHOTOGRAPHE

Connu de tous les photographes, grâce aux fécondes recherches des savants qui l'ont illustré, le nom de Lumière constitue actuellement un signe de ralliement, une véritable marque de garantie sous laquelle professionnels et amateurs savent qu'ils trouveront toujours des produits et fournitures capables de leur procurer des résultats parfaits.

C'est leur longue expérience que MM. Lumière synthétisent dans leur Agenda, et le succès croissant obtenu chaque année par ce petit volume, justifie pleinement le titre qu'on lui a souvent donné de « Vade-Mecum du Photographe ».

On y trouvera entre autres renseignements précieux tous les détails de manipulation des merveilleuses « Plaques Autochromes » pour la photographie directe des couleurs, et tous ceux de nos lecteurs que la photographie intéresse nous sauront gré de leur avoir signalé cet ouvrage aussi précieux que modeste.

L'Agenda Photographique Lumière se trouve partout, et nos lecteurs le recevront franco de port et recommandé en adressant leur demande accompagnée de 1 fr. 10 en timbres-poste à la Société A. Lumière et ses Fils, Lyon-Monplaisir.

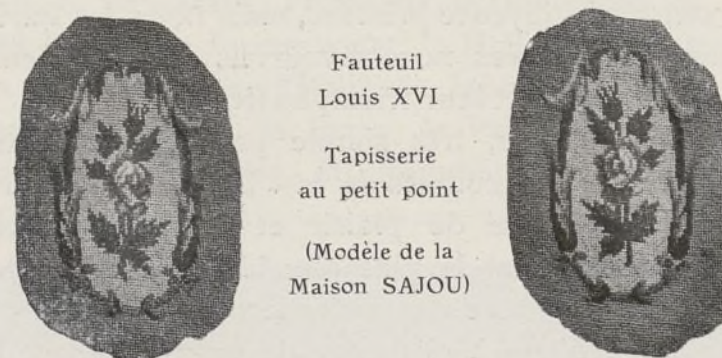
LA RENAISSANCE D'UN ART

La vogue des meubles en tapisserie au point, que nous constatons il y a deux mois, montre une

tendance à progresser et à se développer qui n'étonnera personne, car pour une fois, la mode est justifiée et s'inspire du meilleur goût. Aussi, nous y reviendrons de temps en temps.

Pour aujourd'hui, voici un beau modèle de fauteuil Louis XVI composé par Sajou d'après d'anciens documents. Il est exécuté au petit point et la richesse du coloris ne le cède en rien à la richesse du dessin. Un salon ainsi composé peut rivaliser avec n'importe quelle autre sorte de tapisserie et en sacrifiant à la mode, nos lectrices auront un salon d'un joli cachet personnel et d'une réelle valeur artistique.

Malgré les ordres qui affluent, Sajou ayant toujours un certain nombre d'artistes qui créent constamment des modèles nouveaux, ne cesse



Fauteuil
Louis XVI

Tapisserie
au petit point

(Modèle de la
Maison SAJOU)

d'augmenter sa collection déjà si riche et si artistique. Aussi, avant tout achat, il faut aller 74, boulevard Sébastopol, faire une visite à ce nouveau rayon de la célèbre Maison d'ouvrages de Dames.

LE MALHEUR DE SAVOIR

Il faut avouer que l'excès de science nous rend un peu sots et nous prive d'infiniment de choses agréables dont nos aïeux faisaient leurs délices sans trépasser beaucoup plus tôt pour cela. Les grands mots d'hygiène, d'antisepsie, et d'autres, encore plus barbares, nous réduisent en esclavage, nous font des monstres des choses les plus simples, nous enlèvent la joie de vivre sans trop penser à ce qui arrivera si... Avec des « si » on va à Rome, dit le proverbe, mais on reste également en arrière et, sans chercher bien loin, la crainte du microbe n'en est-elle pas la preuve? On a découvert mille dangers dans le respectueux baise-main; la moustache est pleine de bacilles, la main blanche en est couverte,

embrasseur et embrassée risquent la mort par cet acte de courtoisie. Comme c'est gai!... Bah! tant pis, au bout du fossé la culbute, mais, au moins, pour courir au trépas en beauté, soignons nos mains, donnons-leur toute la finesse, toute la blancheur veloutée qu'elles sont susceptibles d'avoir, usons de la Pâte des Prélats qui a embelli bien des mains depuis quatre siècles et ne s'arrêtera pas là. Ce produit vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco, à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

MÉDECINE ÉLECTRIQUE « PANACÉE »

Notre numéro de Noël contenait une intéressante communication de M. Chardin, électricien, 5, rue de Châteaudun, sur la méthode Electro-Cinésique-Vasculaire.

C'est une *panacée*, affirme l'auteur, et il le démontre dans un Précis de 400 pages qu'il envoie gratuitement sur demande.

Voir aussi, plus loin, l'annonce de M. Chardin dans le présent numéro.

LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.

CHRYSANTHÈME

Les Mairaines de nos Modes

Elles sont légion, les grandes dames de jadis, reines, duchesses ou marquises, qui laissèrent leurs noms attachés à de coquettes parures, à de précieux produits.

Parmi les plus célèbres, nous eûmes la tendre reine Berthe, la princesse Palatine, Marie Stuart, Charlotte Corday, Lavallière, la marquise de Pompadour, la duchesse de Fontanges, Marie-Antoinette, etc..., mairaines inconscientes dont l'étonnement eût été grand, si on leur eût prédit que leurs noms resteraient à la postérité, attachés à nos modes.

Aujourd'hui, les grandes dames qui donnent leurs noms à nos parures sont plus rares; ce sont les héroïnes de nos romans célèbres et de nos pièces en vogue, qui sont les mairaines choisies et déterminent les succès de ce qui nous pare; Sarah Bernhardt nous dota jadis d'une coiffure et d'une ruche, et c'est ainsi que le si attachant roman de Gaston Leroux: *Le Parfum de la Dame en noir* a contribué à rendre célèbre dans le monde entier ce *Parfum de la Dame en noir*, que créa Lenthéric et dont l'arôme si fin, si prenant, si enveloppant, communique à la femme une auréole de charme inoubliable. En effet, lorsque l'odorat a une fois perçu ce parfum mystérieux et troublant, on ne l'oublie plus jamais, l'attrait est irrésistible et on ne peut s'en passer, il prend le cœur, retient la pensée, enveloppe l'âme et nul ne peut résister à son désespérant arôme.

Toutes les femmes élégantes et raffinées veulent avoir ce parfum, et l'immense succès qui l'a accueilli dès son apparition ne fait que croître chaque jour. C'est le parfum favori de nos grandes dames modernes, qui apprécient et recherchent les parfums Lenthéric, non seulement pour leur finesse, leur fraîcheur et leur ténacité, mais aussi pour leur charme attractif dont nul ne saurait nier la puissance. *Le Parfum de la Dame en noir*, ainsi que toutes les autres spécialités de Lenthéric: le *Muguet d'Altesse*, la *Rose des Roses*, *Mi-Vida*, l'*Æolian*, la *Feria*, le *Mien*, *Per-Alta*, l'*Æillet Blanc*, la *Violette Orkidée* et tant d'autres rares essences se trouvent à sa maison, 245, rue Saint-Honoré, à Paris, et dans toutes les grandes maisons qui vendent des produits naturels.

MARQUISETTE



¹ Le chant des Muses éveille l'âme humaine. Peinture décorative de Georges Rochegrosse

Les Femmes de lettres françaises

Par JACQUES DES GACHONS

« Une femme qui écrit a deux torts, prétend cette méchante langue d'Alphonse Karr : elle augmente le nombre des livres et elle diminue le nombre des femmes ! »

Les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes, surenchérit acerbement Barbey d'Aurevilly : « Ce sont des hommes, et manqués !

Ce sont des bas bleus. *Bas bleu* est masculin. Les bas bleus ont, plus ou moins, donné la démission de leur sexe... »

Et il en conclut qu'elles n'ont plus le moindre droit aux ménagements respectueux dus à la femme.

« Vous entendez, Mesdames ? gronde le terrible Connétable des lettres, quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermodon. » Voilà de bien grands mots et s'il y a de pauvres et d'inutiles femmes de lettres en France, il y a encore bien davantage de méchants et d'encombrants hommes de lettres. Laissons donc au magasin des accessoires les foudres du critique et mettons, pour entrer chez nos jolies « confrères », les gants de la politesse et de la galanterie. « Quand on écrit des femmes, a dit un fameux philosophe du XVIII^e siècle, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles. »



² Marguerite, reine de Navarre
Portrait dessiné par Chrétien d'après les originaux
de la Cour de François I^{er}

Nous suivrons, si vous le voulez bien, ce dernier conseil.

« S'il faut pécher en quelque extrémité, que ce soit en celle de la douceur », a murmuré le plus aimable des saints.

Cependant, malgré toute notre bonne volonté, nous allons, sans doute, omettre bien des noms ; nous serons contraints de passer rapidement devant des œuvres qui mériteraient une agréable station et quelque commentaire. Et nous nous excusons, tout de suite, d'avoir si peu de place pour louer tant de personnes. On dit qu'il y a, aujourd'hui, en France, cinq mille femmes de lettres. Leurs noms mis bout à bout rempliraient exactement l'espace que nous départit le *Figaro illustré*. On comprendra la déplorable obligation où nous sommes de faire un choix.

Nous ne voulons pas, du reste, nous en tenir aux vivantes. Nous ferons partir notre petite histoire de la littérature féminine des commencements même de notre langue.

✻ Agnès de Bragelongne qui vécut au XII^e siècle, au temps de Philippe-Auguste, est sans doute notre première femme poète, par ordre d'ancienneté. Fille du comte de Tonnerre, elle chanta non sans verve son mari Henri de Craon, détail digne d'être consigné dans ces notes ; ajoutons toutefois qu'Henri de Craon était son second époux.

Écoutons son lay d'amour :

Par tendre Amors qui te jaloze,
Par li Graces qui t'ont parfaict,
Et par Venus qui te prespoze
A cil que norrist de son laict,
Craon, bieu Craon que j'adore,
Dieu de mon cuer, deffends ma foy !
C'est toy qu'elle implore,
Toy qu'elle implore encontre toy !

C'est d'elle aussi, le gracieux tenson sur ce thème :

Amors est-il malz ? est-il biens ?...

Avec la double défense :

S'est malz, d'où vient que nuz l'em-
[pesche
D'enchaîner tendre josnesche ?...

S'est biens, porquoy tosors le
[creindre ?...

Docte de Troie chanta
gentiment, vertueusement, le
printemps :

Quand revient la seizon que l'herbe
[reverdoie,
Que di fléons clerets, la terre alme
[s'ondoie ;
Qu'esjoissent oysels, de lors gracieux
[chantz,

Li bois, et la pré, et li chamz ;
Soir et matin, filles, n'allez solettes,
Quierre, ez gazons, derraines vio-
llettes !

Serpent y gist, que n'y mord au
[talon ;
Por ce n'est-il, tendres poulettes,
Por ce n'est-il que plus félon.

Et nous arrivons au règne de saint Louis et à la troubadoursse Barbe de Verrue. Elle parcourait les campagnes, de castel en castel, en chantant ses poésies. Partout on lui faisait bon accueil. On a d'elle, rimé par elle-même, un bien amusant portrait :

Feurent mes yelx trop pétillants,
De veyne et d'amorose flame :
Ors, plus dolcets, meins scintillants,
Disent la paiz qu'est en mon âme.

Elle était discrète et savait s'arrêter à temps :

En quoy se meue ? ha ! scay trop bien !
Mais ne vay le conter au monde.
Brief, face auguste, à l'er benin ;
Taille ne gresle, ne membrue ;
Bras ronds, col drect, pied femenin :
Cy veyez Barbe di Verrue.

Marie de France est du
XIII^e siècle :

Marie ay nom,
ii sui de France

Nous
avons d'elle un grand
poème : *Le Purgatoire de saint Patrice* qui est une adaptation, des fables aimables, des lays charmants.



¹ Clémence Isaure, restauratrice des jeux Floraux
D'après un dessin de Richomme



² Magdeleine de Scudéry, d'après une gravure du temps

qu'elle fut la première en France à vivre de sa plume. Et, ma foi, les tarifs étaient fort honorables. En 1413, Jean de Berry payait deux cents écus l'épître sur le Roman de la Rose. Hélas ! Christine ne fut pas toujours aussi princièrement récompensée. Elle connut de mauvais jours, elle fut souvent contrainte de déguiser sa pensée et

De triste cuer chanter joyeusement.

Il serait injuste de ne point nommer Clémence Isaure qui vers la fin du XV^e siècle restaura les jeux Floraux de Toulouse. A la primitive *violette* (origine des palmes académiques, dont s'ornent aujourd'hui tant de poitrines féminines : 3 mai 1324 !) Clémence Isaure ajouta *le souci* et *l'églantine*. Louis XIV, cent ans plus tard, créa *l'amarante d'or*. Au commencement du XIX^e siècle s'élança *le lis*, dédié à la Vierge. Puis vinrent la *primevère*, *l'œillet* et *le jasmin*... Dans ce charmant faisceau, récompense des poètes, il est juste que la violette soit venue la première et que ce soit une femme qui, autour de cette humble fleurette, ait commencé de former un bouquet.

Voici d'autres fleurs : *Les Marguerites de la Marguerite des Princesses*, recueil de poèmes de la Reine de Navarre qui doit surtout sa renommée à son *Heptaméron*.

Dagoucin, Ennasuite, Guéburon, Longarine, Parlamente, Hir-

Saluons comme il convient, la première femme prosateur : Christine de Pisan. Elle n'avait point de génie mais seulement une excessive facilité. Cependant, par la grâce de son bon cœur, elle eut quelques élans et l'on trouve encore, dans le fatras de ses œuvres, des pages et cinq ou six strophes qui méritent de vivre. Elle écrivit l'histoire de Charles V « qui, dans sa jeunesse, l'asvoit nousrie de son pain », elle assista à l'invasion de la France par les Anglais, puis à l'extraordinaire intervention de Jeanne d'Arc qu'elle chanta, la première :

Chose est bien digne de mémoire
Que Dieu par une vierge tendre
Sur France si grant grâce estendre.
Tu Johanne, de bonne heure née,
Benoist soit Ciel qui te créa.
Par miracle fut envoyée
Au roy pour sa provision ;
Son fait n'est pas illusion.
Car bien a esté esprouvée...

Elle est doublement fière, pour sa patrie d'adoption, car cette Vénitienne a le cœur français, et pour son sexe :

Hée ! quel honneur au féminin
Sexe ! que Dieu l'ayme, il appert !

On peut dire d'elle, aussi,



³ Christine de Pisan, d'après Basterwek

can, Saffredent, Nomerfide, Symontaut et « l'ancienne dame Oysille », cinq baigneurs, cinq baigneuses, au moment de quitter Cauterets, à la fin de septembre, furent obligés, les gaves étant débordés, les ponts rompus, les chemins défoncés, de se réfugier à Notre-Dame-de-Servance, — qui est aujourd'hui, encore, un lieu de pèlerinage, — et là, pour occuper leurs inévitables loisirs, ils s'assemblèrent « dans un beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur », et, « bien assis à leurs aises », ils se contèrent tour à tour des histoires « véritables ». C'est en quoi elles diffèrent de celles de Boccace, modèle de notre Marguerite... Mais ce qu'il faut surtout louer en elles, c'est le progrès qu'elles réalisent vers la gravité. Avant Marguerite, les conteurs français étaient surtout « gaillards » ; ils se moquaient de tout, et de la mort même. Avec Marguerite, la passion entre en jeu, la vie s'avance, défardée, avec sa sottise, ses noirceurs, ses souffrances, mais aussi ses beaux combats.

Écoutez Françoise, parente d'un sommelier de la cour d'Amboise, résister aux entreprises d'un prince, celui-là même qui devait être un jour François I^{er} :

« Non, monseigneur, non, ce que vous cherchez ne se peut faire, car, combien que je ne sois qu'un ver de terre auprès de vous, j'ai mon honneur, si cher que j'aimerais mieux mourir que de l'avoir diminué, pour quelque plaisir que ce soit en ce monde... S'il fallait que votre vie ou la mienne fût aujourd'hui demandée de Dieu, je me tiendrais bien heureuse d'offrir la mienne pour sauver la vôtre ; ce n'est faute d'amour qui me fait fuir votre présence, mais c'est plutôt pour en avoir trop à votre conscience et à la mienne : car j'ai mon honneur plus cher que la vie. »

Ce n'est pas à dire que l'*Heptaméron* soit un recueil de morale en action à l'usage des dauphins, mais ce n'est certes



° M^{me} de Maintenon, d'après Mignard

pas un mauvais livre écrit pour l'agrément des personnes grivoises. Les hardiesses même y gardent de la dignité. Et le passage que nous avons cité montre qu'au milieu du xvi^e siècle, une « femme de lettres » qui était une grande dame savait louer la vertu quand elle la rencontrait.

« Il faut, conclut Longarine, il faut estimer que la vertu la plus grande est à vaincre son cœur. Et voyant les occasions que cette fille avait d'oublier sa conscience et son honneur, et la vertu qu'elle eut de

vaincre son cœur et sa volonté, et celui qu'elle aimait plus qu'elle-même, avec toutes les occasions et moyens qu'elle en avait, je dis qu'elle se pouvait nommer la femme forte. » L'*Heptaméron* est le livre d'une honnête femme qui a son franc parler.

✂ Paule de Viguier, baronne de Fontenille, qu'on appela la *Vénus chrétienne*, fut, à ce qu'on rapporte, la plus belle femme de son temps. Elle avait des cheveux blonds à reflets argentés qui la couvraient tout entière quand elle les dénouait. Malgré ses attraits, que le chevalier Minut, admirateur malheureux, chanta dans la *Paulographie*, elle eut un triste destin : elle perdit son unique enfant ; ses plus beaux poèmes lui sont dédiés et lui valurent le *Souci funèbre* aux jeux Floraux de Toulouse, sa patrie.

Las ! j'ai perdu mon beau rosier fleury !

Elle mourut à 87 ans, « ayant conservé toute la grâce du plus aimable esprit ».

✂ On a de Louise Labbé, dit la Belle Cordière, honneur de Lyon, de charmants sonnets :

La vie m'est et trop molle et trop dure ;
J'ai grans ennuis entremeslez de joye...

et de la prose point méprisable. Voici d'elle un fragment de lettre qui a sa place dans cette étude. Ce n'est pas d'hier, comme vous allez ouïr, que nos charmantes rivales se vantent d'être enfin libres de s'instruire et de rivaliser avec les hommes, la plume au poing :

« Estant le temps venu, mademoiselle, que les sévères lois des hommes n'empêchent plus les femmes de s'appliquer aux sciences et disciplines, il me semble que celles qui en ont la commodité, doivent employer cette honneste liberté, que notre sexe a autrefois tant désirée, à icelles apprendre et montrer aux hommes le tort qu'ils nous faisaient en nous privant du bien et de l'honneur qui nous en pouvoit venir ; et si quelcune parvient en tel degré que de pouvoir mettre ses conceptions par escrit, le faire soigneusement, et non desdaigner la gloire, et s'en parer plus tôt que de chaisnes, anneaux et somptueux habits... » Cela est daté de 1555.

✂ Catherine Larchevêque de Parthenay, vicomtesse de Rohan, moins connue par ses poésies et sa tragédie d'*Holopherne* que par cette belle réponse qu'elle fit au Vert-Galant : « J'ai trop peu de bien pour être votre femme, et je suis de trop bonne maison pour devenir votre maîtresse. »



° M^{me} de Sévigné, d'après Petitot



° M^{me} de Sévigné, d'après Desenne

De Marie de Romieu, morte en 1600, copions seulement le titre alléchant de ses « *Œuvres poétiques, contenant un brief discours, que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme, nō moins récréatif que plein de beaux exemples; le tout à très haute et très illustre princesse ma dame Marguerite de Lorraine, duchesse de Joyeuse.* »

On ne peut passer sous silence les livres *Mémoires de Marguerite de France*, fille de Henri II, sœur de Charles IX et de Henri III et première femme de Henri IV. Ils servent, dit Bacon, de transition entre Christine de Pisan et M^{me} de Sévigné.

Le plus beau titre de gloire, et littéraire, de M^{me} de Gournay, c'est d'avoir été la « fille d'alliance » de Montaigne et d'avoir, en 1595, édité ses *Essais* avec, dit-elle, « une extrême superstition ».

Elle a cependant laissé des vers et même des pensées : « Des maux faicts avec plaisir, le plaisir passe et le mal demeure, et des biens faicts avec peine, le bien demeure et le mal passe. »

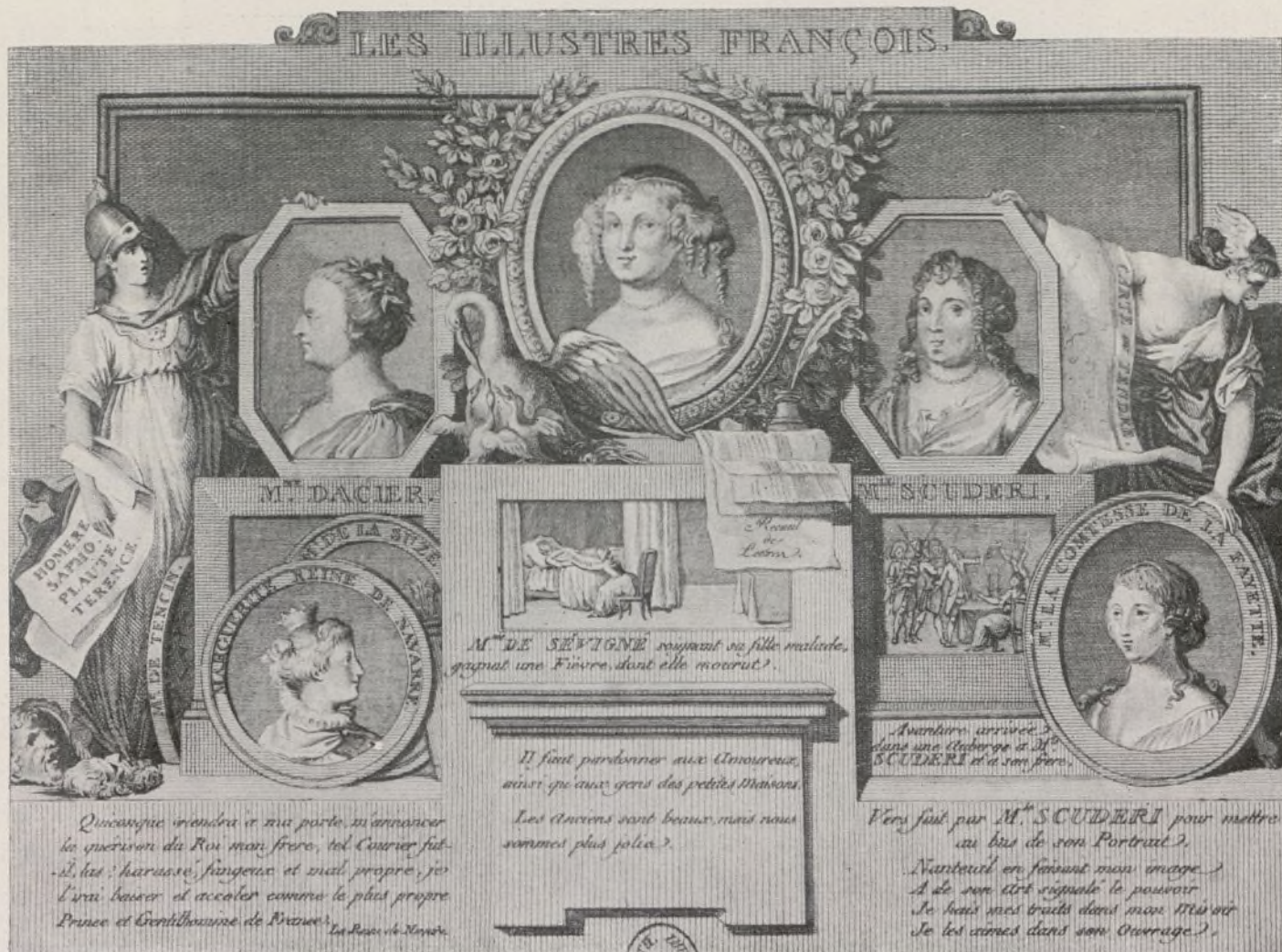


¹⁰ Marguerite Pioche de la Vergne
Comtesse de La Fayette

M^{me} de Scudéri se lia, d'une amitié toute intellectuelle, avec l'homme le plus laid de son siècle, le vertueux Péli-son; elle-même était dépourvue de tout charme physique. Nous en avons son propre aveu. Nanteuil ayant fait son portrait au pastel, elle l'en remercia par ce quatrain :

Nanteuil en traçant mon image
A, de son art divin, signalé le pouvoir;
Je hais mes traits dans mon miroir.
Je les aime dans son ouvrage.

Mais laissons la figure qu'elle avait, — et qu'elle garda, avec les modifications coutumières, quatre-vingt-quatre ans, — abandonnons même à l'injuste sort les dix volumes d'*Artamène ou le grand Cyrus*, les dix tomes de *Clélie* où Horatius Coclès minaudait et où Milon de Crotone se bat en duel, mais n'oublions pas tout ce que notre langue, tout ce que la politesse française doivent à M^{me} de Scudéri. Il faut réhabiliter les précieuses. Dans ses *Questions de critique*, Brunetière l'a tenté : « Les jugements de la postérité sont quelquefois bizarres, — c'est-à-dire aussi longtemps que l'on jouera les *Précieuses ridicules*, — c'est-à-dire aussi longtemps que durera la langue française, — aussi longtemps on se moquera des précieuses, vraies ou fausses, ridicules ou non, de l'hôtel de Rambouillet, de l'incomparable Arthénice et de Madeleine de Scudéri. Ce



⁹ Quelques illustres Françaises. Composition de Marillier

sont elles pourtant, il faut bien le reconnaître, à qui l'esprit français est redevable de quelques-unes des meilleures leçons qu'il ait jamais reçues, et notre littérature elle-même, en conséquence, de toute une part de sa gloire. » C'est ainsi qu'elles nous ont appris à ne pas toujours appeler les choses par leur nom, que tout de la vie n'est pas bon à raconter; et cette formule, qui est devenue celle de la conversation des honnêtes gens, est en même temps

aussi « le commencement de l'art d'écrire ». Tressons donc des couronnes aux précieuses et applaudissons à la formation des premiers « salons ».

Le vrai règne de la femme commence. Le catholicisme lui a donné la liberté et la dignité; les salons déposèrent un sceptre entre ses mains. Au XVII^e siècle, les femmes eurent même leur opposition, où se mêlaient les plus grands noms du moment : Racine, La Bruyère, Bossuet et Despréaux :

C'est chez elles toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.

Les contemporains, souvent, ne voient pas plus loin que le bout de leurs petites rancunes personnelles.

« Quoique la conversation doive être toujours également



¹¹ Marie de Gournay, d'après Mathéus



GEORGE SAND

Portrait peint par DELACROIX. — Collection de M^{me} LANDOUZY

naturelle et raisonnable, écrivait en 1680 M^{lle} de Scudéri, je ne laisse pas de dire qu'il y a des occasions où les sciences mêmes peuvent y entrer de bonne grâce. » C'était fort bien dit et prouve le souci que les dames avaient de s'instruire et de discuter de choses graves. Il n'en alla pas de même, plus tard, chez M^{me} Geoffrin : quand la conversation menaçait de s'émanciper « sur l'autorité, sur le culte, sur la politique, sur la morale, sur les gens en place ou sur les corps en crédit », la maîtresse de la maison levait le doigt : « Voilà qui est bien ! » et elle envoyait les imprudents faire leur sabbat ailleurs.

✂ Aujourd'hui, dans les salons, on parle de tout un peu, en salade. A de rares exceptions, les salons sont des sortes de journaux parlés. On y juge les gens et les choses. L'actualité règne, féroce. Haro ! sur quiconque a lu autre chose que ce qu'il faut avoir lu et sur celui qui ne professe point l'opinion courante ! Tout le monde est du même avis et c'est une cacophonie.

Il y a des salons où plane le silence. Ici n'entrent que les bridgeurs et les fervents des puzzles ! Sur le fronton de ces



¹³ M^{me} Deshoulières
D'après le portrait peint par Sophie Chéron, gravé par Savart (1778)



¹² Antoinette du Ligier de La Garde Deshoulières. Composition de Marillier

temples mornes, on pourrait écrire : « Toi qui entres, abandonne toute espérance d'avoir de l'esprit et de jouir de celui de tes compagnons. »

Il y a des salons où sévit la question sociale avec toutes ses aspérités. On y jargonne bruyamment, les

son. Quittez l'écritoire pour la bergère, au coin de votre foyer. Bien recevoir, c'est tout un art, et l'on n'y excelle point sans dépenser beaucoup d'esprit... M^{me} Aurel a écrit dans son petit opuscule « Comment les femmes deviennent écrivains » :

« On trouve que nous écrivons beaucoup... Je m'étonne, au contraire, à chaque pas, que nous n'écrivions pas toutes ! » Quelle perspective, Seigneur ! Honneur donc aux vaillantes qui résistent à ce besoin nouveau et se contentent de régner par la grâce et le savoir-vivre.

✂ M^{me} de Sévigné n'écrivit que pour sa fille et pour ses amis. Depuis qu'elle n'est plus et que ses *Lettres* ont été imprimées, sa cour, si nombreuse de son vivant, n'a fait que croître : « Je reçois mille amitiés, disait-elle, j'en suis toute honteuse. Je ne sais ce qu'on a à me tant estimer. » Si on l'a tant aimée, si l'on continue à tant l'aimer, c'est, tout simplement, parce qu'elle était aimable et bienveillante. Elle voyait le monde en beau et tout le monde : le bien Bon, le bon d'Hacqueville, la bonne Troche, la bonne Marbeuf, la bonne Tarente. Cependant, direz-vous, son apostrophe à Malebranche l'optimiste : « Je voudrais bien me plaindre au père Malebranche des souris qui mangent tout ici : cela est-il dans l'ordre ? Quoi ? de bon sucre, du fruit, des compotes ! Et l'année passée, était-il dans l'ordre que de vilaines chenilles dévorassent toutes les feuilles de notre forêt et de nos jardins, et tous les fruits de la Terre ? Et le père Païen, qui s'en revient paisiblement, à qui l'on casse la tête, cela est-il dans la règle ? » Ce n'est qu'une aimable boutade. Elle savait rire et égayait les plus mélancoliques. Elle dérida jusqu'au



¹⁴ Angélique Arnauld
D'après Philippe de Champaigne

yeux hors de la tête, au milieu de la fumée.

Il y a les salons féministes. Ce n'est ici le lieu d'en médire. Il en est d'ailleurs de toutes sortes : de graves, de charmants, de parfumés ; il y en a même de tout à fait réjouissants.

En marge, enfin, il reste quelques salons académiques où l'on se pique de cultiver la politesse et notre délicieuse langue française à laquelle on ne songe plus assez. Mesdames, Mesdames, que quelques-unes, au moins, restent des maîtresses de mai-

cardinal de Retz, et quand elle entra dans ce jardin du faubourg Saint-Germain où, l'un près de l'autre, s'exerçaient péniblement à vieillir La Rochefoucauld et M^{me} de La Fayette, « c'était comme un rayon de soleil qui perçait la brume ». Elle était brave pour ses amis malheureux. Elle avait appris à vivre dans les romans de M^{me} de Scudéri, de La Calprenède et dans les premières tragédies de Corneille... Elle était loyale : « C'est une si jolie chose que de savoir écrire ce que l'on pense ! » dit-elle à sa fille, et le mot s'applique bien à elle-même. Elle écrivait dans la perfection parce qu'elle aimait à écrire. Elle aimait aussi à lire. Quand on lui apprit que sa petite-fille Pauline adorait la lecture, elle s'écria : « La jolie, l'heureuse disposition ! Elle est sauvée de l'ennui et de l'oisiveté, deux vilaines bêtes. »

A soixante-dix ans, son cœur n'avait pas une ride. Elle savait rire comme à vingt ans et si elle put dire qu'elle était contente de sa destinée, on doit ajouter qu'elle en fut le principal artisan. La femme qui sait vieillir ne devient jamais vieille.

« Parmi les personnes considérables de l'un et l'autre sexe, mortes depuis peu de temps, nous nommerons dame Marguerite de la Vergne. Elle était veuve de M. le comte de La Fayette, et tellement distinguée par son esprit et son mérite qu'elle s'était acquis l'es-



¹⁶ M^{lle} de Longueville, d'après les frères Beaubrun

time et la considération de tout ce qu'il y avait de plus grand en France. Lorsque sa santé ne lui a plus permis d'aller à la Cour, on peut dire que toute la Cour a été chez elle, de sorte que, sans sortir de sa chambre, elle avait partout un grand crédit dont elle ne faisait usage que pour rendre service à tout le monde. On tient qu'elle a eu part à quelques ouvrages qui ont été lus du public avec plaisir et avec admiration. »

Ainsi s'exprime avec une étonnante sobriété le *Mercure galant*, de juin 1693. La personne considérable dont il s'agit est M^{me} de La Fayette, et elle n'a pas seulement « eu part » à quelques ouvrages, elle a écrit l'un des chefs-d'œuvre de notre langue, *La Princesse de Clèves*, qui est, — a dit un des meilleurs biographes de M^{me} de La Fayette, le comte d'Haussonville —, qui est « la fleur d'un temps et de la nouveauté florissante d'un règne : *novitas florida regni*. Pour la produire, il fallait une Cour et une France aristocratique comme la Cour et la France de Louis XIV. Saluons ces grâces



¹⁵ M^{lle} Dacier
Portrait gravé
par Ambroise Tardieu,
d'après Ferdinand

dans le commerce de l'esprit ; je suis venue à la faveur et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donnée à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois ; alors on sent qu'il n'y a rien à chercher et qu'on est arrivé à ce qui est bon sur la terre : on a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation et la paix au fond du cœur, au milieu des plus grandes peines. » Cette lettre résume bien la vie, les aspirations et la « raison » finale de celle qui fut tour à tour l'épouse d'un homme contrefait, puis celle du Grand Roi et dont on a dit qu'elle était née institutrice. Saint-Cyr fut son œuvre et reste sa gloire. Mais d'avoir choisi Racine pour poète de son institution prouve, au surplus, qu'elle avait un goût parfait et plus de sensibilité qu'elle ne voulut le faire paraître.



¹⁷ M^{lle} du Deffand, d'après G. Staël

« Le nom de M^{me} Deshoulières appelle invinciblement celui des moutons. La postérité a peur des excès de bagages et jette par-dessus bord tout ce qui la gêne. Voici de ce poète des vers sur la Beauté qui ne sont pas déplaisants :

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien !

A l'examiner, il n'est rien
Qui cause autant de chagrin qu'elle.



¹⁸ M^{lle} Aïssé
Portrait gravé par Varin



¹⁹ La comtesse d'Aulnoy, d'après Elisabeth Chéron

Je sais que sur les
[cœurs ses droits
sont absolus,
Que tant qu'on est
[belle on fait naître
Des desirs, des trans-
[ports et des soins
[assidus ;
Mais on a peu de
[temps à l'être,
Et longtemps à ne
[l'être plus.

M^{me} Deshou-
lières a commis
dans sa vie une
grosse bêtise, elle
a ouvertement
préféré Pradon à
Racine. Elle a
même écrit sur ce
sujet de déplora-
bles épigrammes.

ses romans. « Le
*Journal amou-
reux*, dit Pierre
de Querlon, est
un des romans
les plus aimables
et les mieux faits
de la littérature
française. »

« C'est une
femme qui a écrit
l'*Oiseau bleu*, la
*Belle aux che-
veux d'or*, *Finette
Cendron*, la
Chatte blanche,
la *Biche au bois*,
la *Grenouille
bienfaisante*, le
Serpent vert, le
Nain Jaune. C'est
un grand hon-



²⁰ M^{me} Ackermann, d'après Wehrs

quelques années, un tout jeune romancier et criti-
que, Pierre de Querlon, que les lettres françaises
perdirent trop vite, découvrit M^{me} de Villegieu ou
plutôt, dans le fatras de ses livres, un petit roman
« écrit dans un style correct extrêmement vif et
élégant, publié pour la première fois
en 1669, c'est-à-dire deux ans avant
Zayde et neuf ans avant la *Princesse
de Clèves* ». C'est le *Journal amou-
reux* où l'on raconte l'aventure du
duc de Parme avec M^{me} de Valen-
tinois. Voltaire goûtait M^{me} de Vil-
legieu parce qu'elle avait fait perdre
le goût des longs romans. De son
temps, Tallemant des Réaux, qui ne
se piqua jamais de politesse, en parlait
ainsi : « Tous les gens emportés y ont
donné, tête baissée, et d'abord ils l'ont mise au-



²¹ M^{me} Dufrénoy

neur pour les femmes. « Je pense, dit son gracieux
commentateur, Edmond Pilon, je pense qu'elle
était entourée de petits enfants à qui elle con-
tait des contes et donnait à manger des
oublies et des casse-museaux ; deux
doigts de rossolis devaient lui tourner
la tête qu'elle avait blanche et un
peu poudrée ; elle portait une mou-
che assassine à un petit endroit du
menton et son esprit nichait dans
le creux de ses fossettes. Je la nom-
merai grand'maman d'Aulnoy... Sa
vie avait été agitée, ses jours trou-
blés d'aventures, mais son cœur
était resté jeune ; sa figure était rose
et l'eau de la Reine de Hongrie, le
vinaigre des quatre-voleurs faisaient que
ses traits ne vieillissaient pas. Elle portait



²² M^{me} de Lespinasse
D'après un dessin de la Bibliothèque Nationale

dessus de
M^{me} de Scu-
déri et de
tout le res-
te des fe-
melles. »
M^{me} de Vil-
legieu épousa, —
tour à tour,
— deux bi-
games :
voilà n'est-
il pas vrai ?
qui fait
suffisam-
ment pré-
voir les pé-
ripéties
réelles de
sa vie qui
fut, en ef-
fet, aussi
mouve-
mentée
que le plus
extraordi-
naire de

des vête-
ments su-
rannées
comme du
temps des
précieuses,
une longue
jupe de
soie avec
un fond
de giro-
flées à
fleurs, un
corsage de
velours
que la rei-
ne d'Espa-
gne lui
avait don-
né et, sur
la gorge,
une petite
collerette
à jour... »

« Un
soir qu'on
présentait



²³ Sophie Ristaud Cottin
D'après une gravure du temps

à M^{me} Dacier un album pour qu'elle y mit une pensée, elle écrivit ce vers de Sophocle : « Le silence est la parure des femmes. » Et sans doute qu'elle appliquait cette sorte de devise qu'elle s'était choisie puisqu'elle sut trouver grâce devant Saint-Simon qui ne raffolait pas des gens de lettres. « Elle n'était savante, note-t-il, que dans son cabinet et avec des savants, partout ailleurs simple, unie, avec de l'esprit agréable dans la conversation, on ne se serait pas douté qu'elle fût rien de plus que les femmes les plus ordinaires. » Et c'était la femme la plus instruite de son temps. Nous lui devons la première traduction française d'Homère, d'Aristophane, de Plutarque, de Plaute et de Térence. Lamoignon s'étant avisé de discuter les dieux de l'Olympe, M^{me} Dacier entra dans une grande colère. C'est que pour elle et pour son mari l'antiquité était intangible. Ne faillirent-ils pas, un soir, s'empoisonner en mangeant d'un

ragoût dont ils avaient pris la recette dans Athénée ?



²³ Daniel Stern
D'après Léopold Flameng

prince Poniatowski qui lui envoya un jour ce billet : « Maman, votre fils est roi ! » en l'engageant à venir faire un petit séjour en Pologne.

« On est surpris de voir augmenter, tous les jours, le nombre des femmes méprisables ; un peu de réflexion, et l'on s'étonnera plus sensément de ce qu'on en trouve encore un si grand nombre de vertueuses. » Quel est le malotru qui se permet un tel langage ? « Jetons les yeux sur notre cœur, et avouons de bonne foi que nous trouvons en nous le germe de tous les vices, l'estime de tous les faux biens, la haine de la contrainte, l'amour de la liberté, qui touche à celui du libertinage... » Eh ! oui, c'est une femme qui parle, M^{me} Le Prince de Beaumont, l'auteur du *Magasin des enfants* et du *Magasin des adolescentes*, deux livres qui firent beaucoup de bien, en Angleterre, où ils parurent d'abord, puis en France.

« Avant que M^{me} Riccoboni eût écrit, les romans de l'abbé Prévost jouissaient d'une grande réputation ; mais ceux de M^{me} Riccoboni en ont rendu la lecture impossible, et nul ouvrage de ce genre ne fera tomber dans l'oubli les *Lettres de milady Catesby*, *Ernestine* et *Jenny* ! » M^{me} de Genlis, qui tenait ce propos en 1811, était injuste pour l'auteur de *Manon Lescaut*. Cependant, on a peut-être tort



²⁴ M^{me} de Genlis, d'après Fath

de ne plus lire *Ernestine*. Qui nous rendra *Ernestine* que La Harpe appelait le « Diamant de M^{me} Riccoboni ? »

M^{me} Cottin n'était point belle ; elle ne possédait aucune des grâces qui tiennent lieu de la beauté, cependant elle inspira deux passions fatales : un jeune parent se tua d'un coup de pistolet dans son jardin et son rival, sexagénaire, s'empoisonna. Elle avait l'âme haute ; c'est peut-être ce qui lui attira ces singulières amitiés. Elle était d'ailleurs fort réservée. Le succès d'un premier volume, — vendu pour aider un proscrit, — la poussa à publier d'autres ouvrages. Dans l'avertissement d'*Amélie de Mansfield*, elle avoue que se faire imprimer constitue pour les femmes « un tort et un ridicule », qu'une femme « qui se jette dans cette carrière ne sera jamais qu'une pédante, qu'il semble que le temps qu'elle donne au public soit toujours pris sur ses devoirs ».

M^{me} de Genlis, qui survécut à M^{me} Cottin, est suffoquée de ces propos. « Oui, s'écrie-t-elle, un tort bien grave quand on veut renverser tous les principes sacrés de la morale et un ridicule bien grand quand on écrit certaines phrases. » Il n'y avait pas entre elles le recul nécessaire à un bon jugement. Le reste de l'ouvrage que M^{me} de Genlis consacre à ses collègues en littérature (*De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs ; ou précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*) est beaucoup moins sévère. Dans ses « réflexions préliminaires » elle ne conteste pas que « tous les ouvrages de femmes rassemblés ne valent pas quelques belles pages de Bossuet, de Pascal, quelques scènes de Corneille, de Racine, de Molière », mais tout de suite après elle brandit victorieusement : les *Lettres de M^{me} de Sévigné* et celles de *M^{me} de Maintenon* ; la *Princesse de Clèves*, les *Lettres Péruviennes*, les *Lettres de M^{me} Riccoboni* et, — qui l'eût dit, — les deux derniers romans de M^{me} Cottin ! Et nous ne pouvons que nous incliner. Mais comment la suivre, quand elle fait l'éloge des cinq femmes auteurs dramatiques de son temps : « Non seulement aucune n'a éprouvé le chagrin d'une chute honteuse, mais toutes ces tragédies eurent un grand succès dans leur nouveauté :



²⁵ Château de la Silleraye près de Nantes d'où M^{me} de Sévigné data plusieurs lettres
Dessin de Nicolle

Arné et Petus, de M^{me} Barbier, eut seize représentations ; toutes ses autres pièces furent de même reçues avec de grands applaudissements. *Laodamie*, de M^{me} Bernard, eut vingt représentations ; *Brutus*, de la même, vingt-cinq. Les *Amazones*, de M^{me} du Bocage, eurent aussi un grand nombre (!) de représentations. » Modestement M^{me} de Genlis omet de citer son *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* en sept volumes qui firent sa réputation, et son *Nouveau Théâtre sentimental*. Ce fut elle, comme on sait, qui éleva Louis-Philippe.

« Tenez, il faut aimer ses amis comme les vrais amateurs aiment les tableaux : ils ont les yeux perpétuellement attachés sur les beaux endroits et ne voient pas les autres. » C'est M^{me} d'Épinay qui écrit ces mots à Jean-Jacques.



²⁸ Louise Colet. Dessin de Maurin en passant place de la Révolution devant la statue de la Liberté : « Hélas ! que de crimes on commet en ton nom, Liberté ! »

N'est-ce pas à la comtesse de Beauharnais que Le Brun décocha cet aigre distique :

Eglé, belle et poète a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas
[ses vers.]

Fi, monsieur, quand on dîne chez les gens, on paye son écot en discrétion !

Louis XIV et Napoléon baisèrent, tour à tour, la main de la marquise de Créquy. L'entrevue de la maréchale avec le premier consul est rapportée dans les *Souvenirs* que M^{me} Carette, née Bouvet, vient justement de rééditer (après ceux de M^{me} de Montpensier, de M^{me} Campan, de la comtesse de Genlis, de M^{me} Roland, de M^{me} de Motteville, de la comtesse d'Aulnoy, tous intéres-



²⁷ La duchesse d'Abrantès
D'après Gavarni

Et voici une « pensée » de Sophie Arnould, de l'Opéra, puisée dans ses *Mémoires* : « La femme est un grand enfant qu'on amuse avec des joujoux, qu'on endort avec des louanges et qu'on séduit avec des promesses. »

Victime des sanguinaires Jacobins, M^{me} Roland monta à trente-neuf ans sur l'échafaud. Il faut lire ses *Mémoires* ; il faut se souvenir aussi du mot qu'elle prononça du haut de la charrette,



³⁰ M^{me} Amable Tastu. Dessin d'Emile Lassalle

sants, tous à méditer). Elle est amusante au possible : « Où logez-vous ? interroge brusquement le général. — A l'hôtel de Créquy. — Ah ! diable !... et dans quel quartier ? — Rue de Grenelle.

— Vous avez eu du bruit hier dans votre quartier, en avez-vous eu peur ? C'était pour le prix du pain. — Je ne m'en suis pas inquiétée. — Il n'y aura pas d'émeutes sérieuses sous mon gouvernement, mais des criaileries, je ne dis pas ! Le bonheur ne va pas tapager dans les rues. — Oh ! sûrement et trois femmes qui crient font plus de bruit que trois mille hommes qui se taisent... — Vous avez vu Louis XIV ! poursuit Bonaparte avec un accent d'élévation et presque d'exaltation ; avez-vous vu Pierre le Grand, Madame la maréchale ? — Je n'ai pas eu cet honneur-là. J'étais dans ma province. — Laissez-moi baiser votre main. » La marquise se met à tirer ses mitaines.

— Laissez votre gant, ma bonne mère, s'écrie le premier consul avec un air d'exquise sollicitude » et il appliqua fortement ses lèvres sur le bout des pauvres doigts « centenaires et décrépits qui se trouvaient à découvert ».

Et après les souvenirs de la marquise de Créquy, relisons les *Mémoires* de M^{me} Campan. M^{me} Louise d'Alq, l'auteur d'une intéressante *Anthologie féminine* dans laquelle elle m'a permis de puiser, habite, à Saint-Germain, là où logeait M^{me} Campan lorsqu'elle vint y fonder une pension. C'est M^{me} Campan qui fit l'éducation d'Hortense de Beauharnais, la mère de Napoléon III. Napoléon I^{er} ayant demandé ce qui manquait aux hommes pour être

bien élevés, M^{me} Campan répondit : « Des mères ! » ce qui lui valut d'être nommée directrice de la maison d'Ecouen.

« Ce qui prouve en faveur des femmes, a dit M^{me} Necker, auteur de l'*Education progressive*, c'est qu'elles ont tout contre elles, et les lois et la force, et que, cependant, elles se laissent rarement dominer. » Et elle l'a prouvé en restant d'esprit très religieux dans la société habituelle d'athées « propagandistes » comme on dirait aujourd'hui.

N'oublions pas que M^{me} de Souza a écrit *Eugène et Mathilde* ; la baronne de Krüdener, *Valérie* ; la duchesse de Duras, *Edouard* et la princesse de Salm des *Pensées*, dont voici un échantillon : « La conversation des femmes, dans la société, ressemble à ce duvet dont on se sert pour emballer les porcelaines : ce n'est rien et sans lui tout se brise. »



²⁹ M^{me} Bertaux. Dessin de M. Alophe



³¹ Sophie Gay
Dessin d'Ambroise Tardieu

✂ Nous arrivons à une grande figure littéraire, la baronne de Staël-Holstein, M^{me} de Staël, dont un livre, au moins, vivra, *De l'Allemagne*. La vue de cette femme célèbre, nous apprend Benjamin Constant, remplissait d'abord d'une excessive timidité! « Un superbe regard, un sourire doux, une expression habituelle de

bienveillance, l'absence de toute affectation minutieuse et de toute réserve gênante, des mots flatteurs, des louanges un peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthousiasme, une variété inépuisable de conversation, étonnent, attirent, et lui concilient presque tous ceux qui l'approchent. » Et il ajoute : « Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde, et qui fasse moins peser cette supériorité. »

Une des idées directrices de son œuvre, c'est que les nations doivent se servir de guides les unes aux autres et que toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter. « On se trouve bien en tout pays d'accueillir les pensées étrangères; car, dans ce genre, l'hospitalité fait la fortune de celui qui la reçoit. » La théorie est ingénieuse, mais combien délicate la pratique. Une des qualités de la littérature d'un

pour remettre les choses au point, a fait un grand bond en arrière, sans s'apercevoir qu'il tombait dans la fange. Tous les mouvements ont leur utilité. Et la saine littérature d'aujourd'hui se tient à égale distance de ces extrêmes, dans la vérité, qui n'est ni si boursouflée ni si plate. Pour en revenir au conseil d'internationalisme littéraire

de M^{me} de Staël, constatons qu'il est, de nos jours, scrupuleusement suivi. Grâce à de savants intermédiaires, parmi lesquels il convient de citer M^{me} Bentzon et M^{me} Arvède Barine, nous pénétrons chez nos voisins, nous lisons leurs œuvres maîtresses, nous nous grisons de leur poésie, nous nous imprégnons de leurs philosophies, tout en restant intégralement nous-mêmes...

Le baron Gérard a fait de M^{me} de Staël un admirable portrait. Pour la mieux faire comprendre toute entière, il l'a travestie en l'une de ses héroïnes, en « Corinne au cap Misène »; il lui a mis une lyre à la main et l'a fait asseoir sur un rocher qui domine la terre et la mer :

« Italie, empire du soleil. Italie, maîtresse du monde. Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel!... »

✂ « Pour connaître les mœurs d'un siècle, il faut consulter les ouvrages écrits par les



³² Delphine Gay
(M^{me} Emile de Girardin)



³³ M^{me} Guizot

pays c'est d'être locale, ou régionale, ou nationale. Par exception seulement elle pousse des rameaux dans les pays voisins. Le romantisme qui est né de M^{me} de Staël presque autant que de Chateaubriand a été comme une excroissance, merveilleuse du reste, mais qui ne pouvait durer un siècle entier. Le naturalisme, le sourcil froncé,

femmes, presque toujours modelés sur une situation commune à toutes; les femmes sentent et pensent beaucoup moins d'après leur jugement personnel que d'après les habitudes que leur ont données la place qu'elles occupent dans la société et le rôle qu'elles sont appelées à y jouer. L'indépendance et l'originalité sont



³⁴ M^{me} Ancelot. Dessin de M. Alophe



³⁵ Anaïs Ségalas. Dessin d'Emile Lassalle

nécessairement rares chez des êtres dont l'existence est renfermée dans un cercle étroit et dont les intérêts sont semblables... » Paroles d'éducatrice et de femme raisonnable. M^{me} Guizot, première du nom, a écrit de parfaits livres pour l'enfance. Citons, à côté d'elle, M^{me} de Rémusat qui a écrit un essai sur l'*Education des femmes* : « Penser, combattre et vaincre, y dit-elle, voilà la véritable vie, voilà la source de l'intérêt ; hors de là, il n'y a que découragement et langueur. »

❧ Qui ne connaît les *Airelles* et les *Pensées* de M^{me} Swetchine ? Il y en a qu'il faut savoir par cœur et qui sont d'une citation aisée : « On ne pardonne jamais assez, mais on oublie trop. » « Rien ne se remplace par l'excellente raison que rien ne se ressemble. » « Il n'y a rien d'aussi triste que le sourire des personnes malheureuses : elles semblent sourire pour les autres et non pour elles. » « Si les bons étaient meilleurs, il n'y aurait pas tant de méchants. » « L'Eglise est le seul lieu où l'on n'attend pas. On y trouve toujours celui qu'on y cherche. » « On occupe son âme de tout ce qui n'est pas Dieu, mais lui seul la remplit. » Et celle-ci, encore, d'une moins haute portée, mais charmante : « La politesse, chez une maîtresse de maison, consiste à alimenter la conversation et à ne s'en emparer jamais ; elle a la garde de cette espèce de feu sacré, mais il faut que tout le monde puisse s'en approcher. »

❧ « Qu'on est donc bien ainsi, la nuit, pour causer : on ne craint ni les ennuyeux, ni les créanciers ! » s'écriait la duchesse d'Abrantès chez M^{me} Ancelot, où des amis s'étaient réunis après le théâtre. Voilà un mot qui peint toute une femme, soucieuse de sa liberté et peu embarrassée des intérêts matériels. Pour mourir tranquille, elle fut, dit-on, forcée de se réfugier dans une maison de santé, car, chez elle, on vendait ses meubles. Ce cri du cœur et cette anecdote donnent le ton de ses fameux *Mémoires* où grouille la vie la plus intense, la plus colorée.

❧ On a célébré l'an dernier le cinquantième de la mort d'un charmant poète. Tous les enfants, depuis un demi-siècle, ont récité son *Cher petit oreiller*. Tous les amoureux ont lu ses *Elégies*, tous les désespérés ses *Pleurs*. Elle fut très douce et malheureuse.



38 La comtesse de Ségur
(Communiqué par la Librairie Hachette)

Je mourus sans
rendre une offense,
Mon sort fut une
longue enfance
Et ma pensée un
long amour...

Elle ne désespéra jamais. Souvenons-nous de la *Jeune fille et le Ramier* :



36 Marceline Desbordes-Valmore
D'après Devéria

leurs enfants pour assurer leur existence. Laissons à celui qui apporta la souffrance un prudent anonymat. La bonne Marceline se vengea en continuant de le chanter par delà les limites ordinaires, fidélité d'une âme à sa souffrance.

Plus grand que son amour, mon amour se donna.
Une femme aima trop, et Dieu lui pardonna !



37 Zénaïde Fleuriot
(Communiqué par la Librairie Hachette)

❧ La modestie est une fleur qui se fait de plus en plus rare. Réjouissons-nous chaque fois que nous la découvrons. Ecoutez M^{me} Ancelot, qui fit maintes comédies et décrivit les *Salons de Paris au XIX^e siècle*, parler d'elle-même : « A l'âge de quinze ans, je peignais quelquefois sept ou huit heures par jour, composant de petits tableaux de genre, sachant de l'art tout ce qui ne s'apprend pas, mais ignorant beaucoup de ce que les maîtres enseignent. Depuis, j'ai écrit de même, par goût, par passion, mais toujours sans projet, sans calcul, aimant les lettres et les arts, comme j'aime mes amis, pour eux-mêmes. Aussi, je n'ai jamais éprouvé de mécomptes, ni jamais ressenti d'envie contre personne. Ce que j'ai fait en peinture et en littérature m'a rendue plus indulgente pour les ouvrages des autres, plus enthousiaste de leurs talents, plus sympathique à leurs succès. » Quelle charmante disposition ! Quel heureux caractère ! Son salon était une délicieuse oasis.

❧ Sabine-Casimire-Amable Voïart n'avait point onze ans lorsqu'elle écrivit son idylle *Réséda*. C'était en 1809. L'impératrice Joséphine la couronna d'un juste baiser. La petite Amable devint, un peu plus tard, M^{me} Amable Tastu et ne quitta la littérature et cette terre qu'en 1890. Belle carrière ! Quelques vers d'elle ont gardé de la fraîcheur.



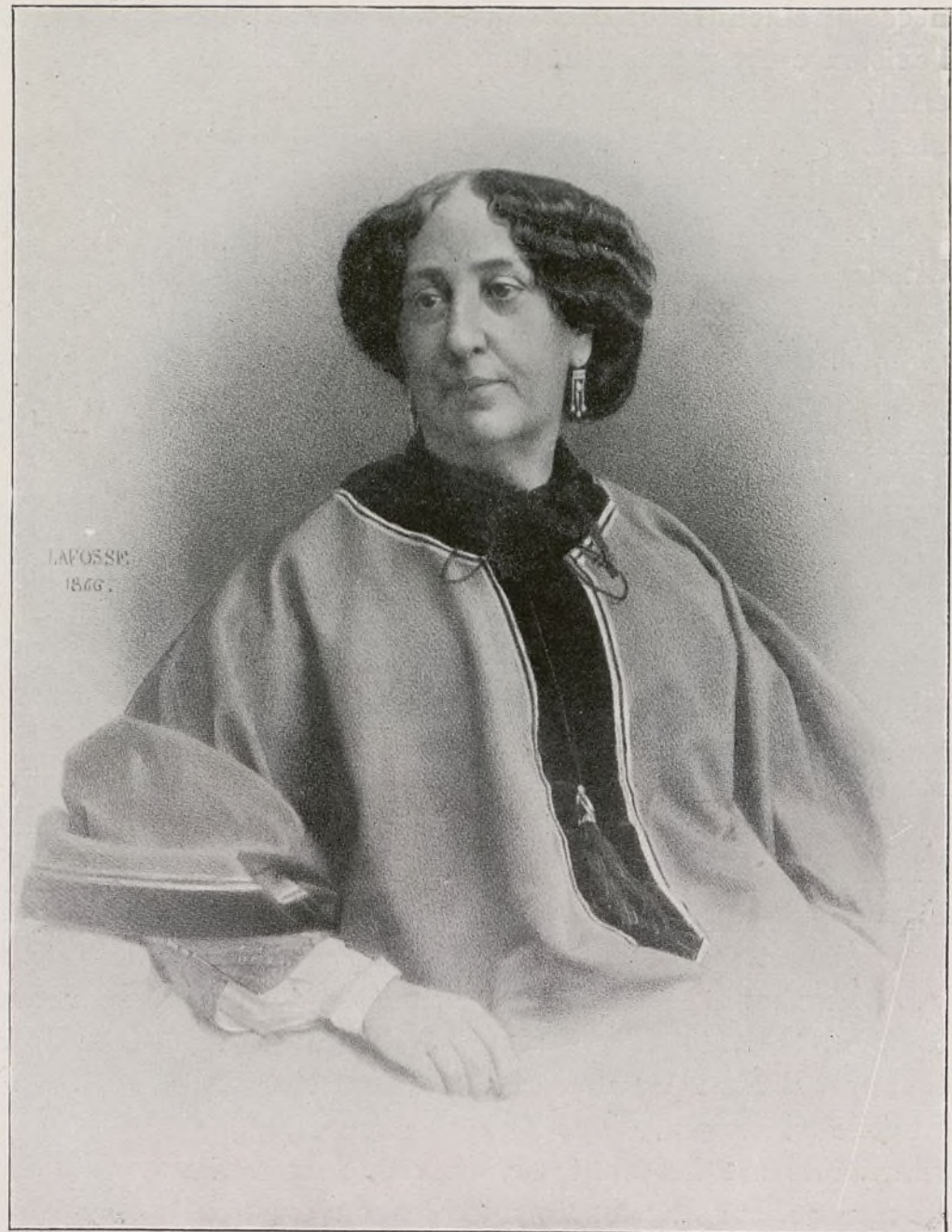
39 Simone Arnaud
D'après Marie de Lage



⁴⁰ George Sand en 1840, par Charpentier

Nommons près d'elle sa contemporaine, M^{me} Félicie d'Ayzac, poète aussi et historienne de l'Abbaye de Saint-Denis en France.

✂ Nous voici arrivés à George Sand. Si vous voulez, nous ne parlerons pas de Venise. Toutes ces cendres qu'on remue aveuglent et laissent aux lèvres un goût amer. Oublions ses premiers romans de passion échevelée et ses romans sociaux. Allons tout droit à l'âge mur de l'écrivain et de la femme. Nous trouverons, en même temps, ses meilleurs livres, ceux qui ne périront point et la « bonne dame de Nohant », c'est-à-dire une excellente femme, une exquise maman, une délicieuse aïeule : « Dans les temps où le mal vient de ce que les hommes se méconnaissent et se détestent, la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et de rappeler ainsi aux hommes endurcis ou découragés que les mœurs pures, les sentiments tendres et l'équité primitive sont ou peuvent encore être de ce monde. Les allusions directes aux malheurs présents, l'appel aux passions qui fermentent, ce c'est point là le chemin du salut ; mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souffrance, que le spectacle des maux réels, renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction. » Voilà ce qu'écrivit George Sand dans la préface à la *Petite Fadette* qui, avec *La mare au diable* et *François-*



⁴¹ George Sand en 1875, par Nadar

le-Champi, forme une belle trilogie champêtre. Il y a aussi *Jean des Roches* et le *Marquis de Villemér*. Il y a encore bien d'autres pages. Mais celles qui résisteront aux moisissures des années sont les pages généreuses. « Mais vous, mon ami, écrit-elle à J. Mazzini (15 décembre 1853), vous savez bien qu'un véritable artiste est aussi utile que *le prêtre* et *le guerrier* ; et que, quand il respecte le vrai et le bon, il est dans une voie où Dieu le bénit toujours. L'art est de tous les pays et de tous les temps ; son bienfait particulier est précisément de vivre quand tout semble mourir ; c'est pour cela que la Providence le préserve des passions trop personnelles ou trop générales, et qu'elle lui donne une organisation patiente et persistante, une sensibilité durable et le sens contemplatif où repose la foi invincible. »

Vingt ans plus tôt, elle écrivait à son fils Maurice qui

avait dix ans, cette leçon de vie : « Travaille, sois fort, sois fier, sois indépendant, méprise les petites vexations attribuées à ton âge. Réserve ta force de résistance pour des actes et contre des faits qui en vaudront la peine. Ces temps viendront. Si je n'y suis plus, pense à moi qui ai souffert et travaillé gaiement. Nous nous ressemblons d'âme et de visage... Je crains pour toi bien des douleurs profondes, j'espère pour toi des joies bien pures. Garde en toi le trésor de la bonté. Sache donner sans hésitation, perdre sans regret, acquérir sans lâcheté. Sache mettre dans ton cœur le bonheur de



⁴² Le cabinet de travail de George Sand à Nohant
Dessin de Fernand Maillaud

ceux que tu aimes à la place de celui qui te manquera. Garde l'espérance d'une autre vie, c'est là que les mères retrouvent leurs fils. Aime toutes les créatures de Dieu, pardonne à celles qui sont disgraciées, résiste à celles qui sont indignes, dévoue-toi à celles qui sont grandes par la vertu... » Quand, en 1847, elle entreprit d'écrire l'*Histoire de sa vie*, elle choisit cet épigraphe : *Charité envers les autres; dignité envers soi-même; sincérité devant Dieu*. Voilà la vraie George Sand, aussi bien l'écrivain que la femme. C'est la nature qui l'a sauvée de la passion; c'est Nohant qui l'a guérie de Paris. Aussi quand on songe à la plus grande romancière française, il faut l'évoquer dans son paysage familier, dans son jardin, ou sur un des chemins d'alentour, dans son cher Berri... Une de ses petites-filles, M^{me} Gabrielle Sand, morte il y a quelques mois, trop tôt au gré de ses amis qu'elle charmait par sa simplicité et sa douceur, a légué le château et la terre de Nohant à l'Académie Française. On



⁴³ Juliette Lamber (M^{me} Edmond Adam)
D'après Flameng

traits magnifiques avaient pu avoir de trop arrêté, de trop découpé dans le marbre pour une jeune fille, seyait admirablement à la femme et s'harmonisait avec sa taille élevée et ses proportions de statue; elle a parlé quelquefois dans ses poésies de jeunesse du « bonheur d'être belle » en personne pleine de son sujet. Quand elle dit de sa splendide chevelure :

Mon front était si fier de sa
[couronne blonde,
Anneaux d'or et d'argent tant de fois
[caressés,
Et j'avais tant d'orgueil quand
[j'entrais dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés.

Ce n'est pas coquetterie chez elle, mais pur sentiment d'harmonie. Sa belle âme était heureuse d'habiter un beau corps... Elle était chez elle toujours vêtue d'un peignoir blanc, très large, dont nulle ceinture ne marquait la taille et quand elle écrivait, elle ne pouvait souffrir ni peigne ni lien dans les cheveux, qu'elle laissait flotter en large nappe sur ses épaules. »



⁴⁴ M^{me} Edmond Adam en promenade dans sa propriété



⁴⁵ M^{me} Edmond Adam
(Cliché Boissonnas et Taponier)



⁴⁶ L'abbaye de Gif, propriété de M^{me} Edmond Adam

pourra continuer ainsi l'aimable et mélancolique pèlerinage. On ira chez la bonne dame prendre des leçons de labeur et de bonté.



⁴⁷ Emmeline Raymond

✧ Pour nous, oublieux ou ignorants, M^{me} de Girardin n'est plus que l'auteur de la *Joie fait peur*, que la Comédie-Française garde à son répertoire. Mais écoutez Théophile Gautier parler de ses débuts dans le salon de la rue Laffitte. « M^{me} de Girardin, hier Delphine Gay, était dans tout l'éclat de sa beauté, et ce que ses

✧ Les vivantes nous réclament. Il va falloir être injuste, déjà, et citer seulement les noms de Daniel Stern, de la comtesse Dash, de la princesse Belgiojoso, d'Elisa Mercœur, de M^{me} Louise Ackermann, le poète-philosophe, l'auteur des *Pensées d'une solitaire* :

L'éternel mouvement n'est que l'élan des choses
Vers l'idéal sacré qu'entrevoit mon désir...

de M^{me} de Gasparin, de la comtesse Dora d'Istria, de Claire de Chande-neux, de M^{me} Blanchecotte, de la marquise de Blocqueville.

✧ Une petite station cependant, en l'honneur de M^{me} Zenaïde Fleuriot, qu'on peut considérer comme la promotrice de la très vivante et très charmante littérature enfantine. Qui n'a lu le *Petit chef de famille*, *Tranquille et Tourbillon* et *Sans beauté*, les trois gros succès de Zenaïde Fleuriot ? Qui ne se



⁴⁸ Henry Gréville



⁴⁹ Brada (C^{me} de Puliga)
(Cliché Femina)

souvent des *Mémoires d'un caniche*, de M^{lle} Julie Gouraud ; de *Nobles cœurs*, des *Saltimbanques*, de *l'Enfant des Alpes*, du *Petit chevrier*, d'un *Drame dans la montagne*, des *Aventures de Jean le Sa-*



⁵⁰ Judith Gautier, d'après John Sargent
L'auteur de la *Marchande de sourires* et du *Collier des jours*.



⁵¹ M^{me} Alphonse Daudet
(Cliché Otto)

cie, M^{me} Bonbeck !), *L'Auberge de l'ange gardien*, *Le Général Dourakine*, *Jean qui grogne* et *Jean qui rit*. Ce sont vraiment des petits chefs-d'œuvre où la vie grouille. M^{me} de Ségur, — fille du général Rostop-



⁵² Marguerite Poradowska
L'auteur de *Demoiselle Micia* et de *Mariage romanesque*

voyard et de la *Roche maudite*, de M^{me} Jeanne Cazin ? M^{me} Cazin habite, l'été, dans la vallée de la Diosaz, à Servoz, au pied du Mont Blanc, et c'est d'après nature qu'elle a décrit les paysages de ce magnifique pays ainsi que ses habitants et les animaux. Elle a été bien étonnée que nous lui demandions sa photographie : « Je ne suis pas une femme de lettres, nous a-t-elle écrit ; mais seulement une bonne mère de famille (j'ose m'en vanter, ma tâche étant terminée) ; j'ai écrit pour me distraire, en surveillant le travail de mes fils dont je ne me suis jamais séparée, et toujours sans la moindre prétention, en femme de bon sens qui ne cherche pas à rivaliser avec les hommes de talent. » Voilà une gentille confession et qui lui vaudra les sympathies de beaucoup de nos lecteurs. Il faudrait citer encore quelques noms aimés des tout petits : M^{lle} Bosius, M^{lle} Carpentier, M^{me} Chéron de la Bruyère et *Giboulée*, M^{lle} de Planty, M^{lle} de Lajolais, M^{me} de Pitray et le *Château de la Pétaudière*, M^{me} de Stolz, pour arriver à la romancière par excellence de l'enfance, la comtesse de Ségur, dont les livres, répandus par centaines de mille en France, ont été traduits dans toutes les langues ; il faudrait les nommer tous : *Les Malheurs de Sophie*, *Les Mémoires d'un âne*, *Les Deux Nigauds* (Innocent, Simpli-

chine, celui-là même qui incendia Moscou et, de ses propres mains, son château, — épousa en 1820, le comte Eugène de Ségur. Elle ne commença d'écrire que lorsqu'elle devint grand-mère. Elle écrivit les histoires qu'elle racontait à ses petits-enfants et il advint que ces histoires passionnèrent les petits garçons et les petites filles du monde entier, à tel point qu'un académicien récemment interrogé sur le livre qui, au cours de sa vie, lui avait fait la plus vive impression, répondit, après réflexion : « C'est le *Général Dourakine* ! »

Parmi les nouvelles venues qui se sont vouées au conte bleu, pourrait-on dire, il faut tirer hors de pair M^{me} Jeanne Leroy-Allais avec son *Monde des bêtes*, ses contes *Chez les bêtes* et son adaptation ingénieuse du *Roman de Renard*. Elle a deux grands soucis, celui d'amuser les tout petits, de distraire les adolescents et celui d'enseigner aux mères les moyens d'instruire les enfants de toutes les choses délicates qu'on avait, jusque-là, coutume de leur cacher.



⁵³ Jacques Vincent
L'auteur de *Trois amoureuses*
(Cliché Walery)



⁵⁴ Louise d'Alq, l'auteur de l'« *Anthologie féminine* »
et la villa Campan, qu'elle habite, à Saint-Germain-en-Laye (Cliché Maurice)

— Cette digression nous a entraînés jusqu'aux étrennes 1910 ! Revenons en arrière. Voici M^{me} Anaïs Ségulas et ses poésies familières ; son *Petit sou neuf* a été célèbre. La comtesse Diane a publié d'ingénieuses pensées : « Gâter les enfants, c'est les trom-



⁵⁵ Gyp en 1882 (Cliché Le Normand)

per sur la vie, qui, elle, ne gâte pas les hommes. » « Les joies viennent des choses, mais le bonheur vient des êtres. » M^{me} Michelet et M^{me} Edgar Quinet ne furent pas seulement de précieuses « associées », elles écrivent aussi, après la mort de leur mari. La baronne

Double illustra le pseudonyme d'Etincelle par ses « Carnets mondains » du *Figaro*. « Le moins que l'on fasse, a dit la reine de Roumanie, Carmen Sylva, qui écrit si parfaitement le français et qui est une âme si haute, le moins que l'on fasse, il faut le faire tout à fait, si l'on veut que ça réussisse ; le moins que l'on soit, il le faut être tout entier, si l'on veut être quelque chose. » C'est d'elle aussi ce mot, si souvent justifié : « Une femme incomprise est une femme qui ne comprend pas les autres. »



⁵⁸ Marie-Anne de Bovet

L'auteur bien connu des *Confidences d'une fille de trente ans*, de *Maitresse royale* et de *Parole jurée* (Cliché Femina)

« Je ne suis plus qu'une commis-voyageuse en amour de la France ! » nous disait récemment M^{me} Juliette Adam qui a déjà accompli une si admirable carrière. C'est un beau métier et qui n'est pas à la portée de beaucoup de femmes d'aujourd'hui. Certes, la plupart de nos contemporaines de lettres aiment la France, mais pas toutes de cette passion intégrale, si l'on



⁵⁶ Gyp en 1889

Le célèbre auteur du *Petit Bob*, d'*Autour du divorce*, du *Mariage de Chiffon*, du *Journal d'un grincheux*, de *l'Age du mufle*, des *Gens chics*, etc. (Cliché Benque)

gré... tout le prosaïsme hargneux des appétits déchainés. Ce n'est plus « sa » République, c'est encore la France !

En littérature, même désarroi. Elle qui a découvert et lancé Maupassant, Bourget, Loti, n'est pas très satisfaite de tel et tel nouveau venu qu'on porte bruyamment sur le pavois. La littérature « commerciale » la désole et le réalisme « mondain » du jeune théâtre. Mais elle ne désespère point. Son ardeur n'est point tombée. Elle continue le long de sa route de vanter notre pays au



⁵⁹ M^{me} Amélie Mesureur, née de Wailly

Le poète de *Gestes d'enfants* et de *Rimes roses*, d'après le portrait peint par Paul Thomas



⁵⁷ Gyp en 1910

peut s'exprimer ainsi, dont brûle M^{me} Adam. On peut dire qu'elle l'aime « quand même », malgré son « abandon » quasi officiel « de la revanche », malgré les façons âpres et cavalières des nouvelles couches politiques, malgré l'égoïsme utilitaire de certains mauvais bergers, mal-



⁶⁰ Georges Maldaque

Un des plus connus parmi les romanciers populaires ; a écrit environ 1.500.000 lignes.

relèvement duquel elle a tant contribué, par la plume, dans sa *Nouvelle Revue*, et par sa parole.

Bienveillante pour autrui, elle se montre sévère pour elle-même. Parmi ses romans, elle désire qu'on ne lise plus que *Paienne*, *Laide*, *Jean et Pascal* et parmi ses œuvres documentaires ses seuls *Mémoires* où les générations à venir trouveront tant de dramatiques enseignements... M^{me} Adam vit l'été à Gif,

A. de Gériolles.
 Maxime Villemer
 M. de Peyrebrune
 Paul Junka
 M^{me} Massieu
 Camille Pert
 M^{me} Cruppi
 Henri Ardel
 Jean de la Brète
 Jeanne Schultz
 Goret de Veyrassat
 Marie Dauguet
 Leconte du Nouy
 Tola Dorian
 C^{te} Rostopchine
 Max Lyan
 Marie Guerrier de Haupt
 Cécile Cassot
 Renée d'Ulmès
 M^{me} Leroy-Allais
 Albéric Chabrol
 Sybille-Gabrielle-Marie-Antoinette de Riquetti de Mirabeau

tout près des ruines de l'ancienne abbaye et ses dimanches sont justement recherchés. « Au plaisir de contenter », dit l'aimable enseignante de son Petit Théâtre en plein air. Quelle jolie devise et qui va si bien avec le beau sourire, grave et confiant, de la maîtresse du logis !

Sybille-Gabrielle-Marie-Antoinette de Riquetti de Mirabeau, comtesse de Martel de Janville, gênée par ces noms un peu encombrants à porter en ville, a illustré le plus bref des pseudonymes : Gyp, qui est une vraie trouvaille. Il est éclatant et joyeux comme une note de clairon, un peu fanfaron, et pointu comme une aiguille. Et ses livres, ses quatre-vingt-dix ou cent romans, depuis *Autour du mariage*, le *Mariage de Chiffon*, le *Friquet*, M^{me} Eve jusqu'à l'Age du toc, l'Age du mufle, les Poires, ressemblent à son pseudonyme. Le style en est alerte, la satire spirituelle et gaillarde. Quand le ton se hausse, vite une pirouette remet les choses au point. Elle a créé, parmi vingt autres, un personnage qui restera : *Le Petit Bob*. Il est devenu son collaborateur. Elle signe « Bob » les amusantes caricatures dont elle agrémente parfois ses ouvrages. Bob et Gyp, ces deux hardis monosyllabes, bras dessus, bras dessous, marchent à la gloire, le nez au vent. Ils ont l'air de se moquer de tout, mais regardez au fond de leurs yeux : ah ! la belle franchise. Ils savent rire, mais ils savent aussi pleurer, très peu, juste ce qu'il faut pour montrer qu'ils ont du cœur, qu'ils aiment notre vieille France envahie et qu'ils ne lui gardent pas trop rancune de ses infidélités. Et puis, si Bob cultive l'argot, Gyp sait le français et le meilleur, et c'est exquis.

M^{me} Arvède Barine, qui est morte tout récemment, fut un grand historien, une essayiste d'une haute et claire intelligence, honneur de la *Revue des Deux-Mondes* et du *Journal des Débats*. Elle avait non seulement le don des langues, mais le don moins répandu de l'intelligence des races. Elle ne se contente pas de dresser des silhouettes vigoureuses et vivantes, elle met à nu l'âme de ses héros, de quelque pays, de quelque temps qu'ils soient. Thomas de Quincey, Edgar Poe, sainte Thérèse, la grande Madeleine, Marie Mancini nous révèlent tour à tour le secret de leur vie.

M^{me} Th. Bentzon a été attirée, elle aussi, vers les littératures anglaise et américaine. Elle nous a révélé Stevenson, Henry James et cette Humphrey Ward dont chaque œuvre nouvelle, maintenant, passe dans notre langue. M^{me} Th. Bentzon a son œuvre personnelle, romans et critique. C'était un beau et grave tempérament.

Qu'il y aurait à dire de Fœmina, de Jacques Vontade,

M^{me} de Peyrebrune est l'auteur du *Roman d'un bas-bleu*, de *Victoire la Rouge*, de *Don Quichotte*; Paul Junka (J. Forpomès) est l'auteur des *Contes tendres* et de *De l'ignorance à l'amour*; M^{me} Massieu a raconté *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine*; la comtesse Rostopchine est l'historiographe des *Rastas de Monte-Carlo*; les monologues signés Jacques de Beauçay sont de M^{me} de Veyrassat; Albéric Chabrol est le très intéressant romancier du *Flambeau*; Maxime Villemer est un de nos plus renommés écrivains populaires.

LES FEMMES DE LETTRES FRANÇAISES



⁶² Jean Bertheroy
(Cliché Henri Manuel)

l'auteur de la *Lueur sur la Cime*, en un mot de M^{me} Bulteau, une des plus vives lumières féminines qui soient aujourd'hui et dont bénéficient les lecteurs du *Figaro*.

☞ Connaissez-vous demoiselle Micia ? Non ; vite, ouvrez les romans de M^{me} Marguerite Poradowska dont six ou sept ont paru à la *Revue des Deux-Mondes* et l'on vous y présentera cette vaillante et tenace petite Polonaise et une foule d'autres héros touchants et vrais, fort bien campés.

☞ Une des caractéristiques du roman féminin, c'est la tendance qu'ont les dames-auteurs à dénigrer l'homme, tantôt en lui donnant exclusivement des qualités physiques, tantôt en lui découvrant une excessive surabondance de vices et de défauts. On pourrait citer vingt exemples ; le plus manifeste se trouve dans les grands romans de M^{me} Marni. Mais qu'importe ? si, dans ces mêmes livres, et surtout dans ses délicieux dialogues, elle nous révèle tant de nos sœurs inconnues. *Vieilles* est un chef-d'œuvre. Ah ! la pauvre humanité qui saigne, gémit et bave là, puis qui, soudain, se redresse, se dévoue et frémit de joie pure !

☞ Fille intellectuelle de Jules Vallès, le révolté, M^{me} Séverine est surtout une virulente polémiste. *Pages rouges*, *Vers la Lumière* disent deux de ses titres ; elle y a mis toutes ses rancunes, tous ses espoirs.

☞ Pour avoir commencé sa carrière archéologiquement, M^{me} Jane Dieulafoy est un peu arbitrairement classée parmi les femmes savantes. Elle a cependant, depuis sa découverte des ruines de Suse, écrit maints romans, perses, il est vrai, mais où le drame domine l'histoire. Elle a, dans *Déchéance*, écrit un éloquent réquisitoire contre le divorce. C'est elle aussi qui a traduit de l'Espagnol Fray Luis de Léon, qui vivait au XVI^e siècle, cette *Epouse parfaite* que les femmes d'aujourd'hui, de lettres ou pas de lettres, pourraient très bien relire de temps à autre. Ecoutez, dans le chapitre des vêtements, ces conseils de Tertullien : « Sortez parées des fards et des vêtements des apôtres. Mettez sur vos visages le blanc de la simplicité et le rouge de l'honnêteté ; autour de vos yeux l'ombre de la pudeur et que votre esprit garde la modestie et la réserve. Comme boucles, suspendez à vos oreilles la parole de Dieu. Liez à votre cou le joug du Christ. Inclinez la tête devant vos maris et

vous demeurerez ainsi très belles... Occupez vos mains à filer la laine, emprisonnez vos pieds dans les murs de votre maison et vous plairez davantage que si vous les enfermiez dans une gaine d'or. Portez comme vêtement la soie de la bonté, la toile de la sainteté, la pourpre de la chasteté et de la pureté ; et, ainsi parées, vous mériterez l'amour du Seigneur. »

☞ Les jolies, sauvages et magiques héroïnes de la comtesse de Noailles et de Gérard d'Houville riraient bien de ces propos, sauf aux heures mystiques qui sonnent parfois pour elles. Les romans de ces deux délicieux poètes ont rendu célèbres les noms de leurs

auteurs. On peut préférer l'une à l'autre : Gérard d'Houville et M^{me} de Noailles, mais on revient toujours à l'une et à l'autre. Quelles délicieuses évocatrices des plus compliqués et des plus poignants états d'âme ! Pour elles, c'est toujours « le temps d'aimer » et leurs héroïnes ont, sans cesse, « le visage émerveillé ». « Chez M^{me} de Noailles, a dit Maurice Barrès, la littérature n'est qu'un irrésistible épanchement de l'émotion. Ses cadences lui montent aux lèvres comme les pensées les plus intimes se trahissent dans nos gestes. » Et il n'hésite pas à croire que nous devons à M^{me} de Noailles les pages les plus complètement musicales qu'aucun écrivain aujourd'hui vivant ait écrites et il la compare à Mozart.

J'écris, chante-t-elle :

J'écris pour que, le jour où je ne serai plus,
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

Attentive aux travaux des champs et des maisons,
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,
Parce que l'eau, la terre et la montante flamme
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme.

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,

Et j'ai eu cette ardeur, par
[l'amour intimée,
Pour être, après la mort,
[parfois encore aimée,

Et qu'un jeune homme alors,
[lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur
[ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épou-
[ses réelles,
M'accueille dans son âme
[et me préfère à elles.

Quand ce même Maurice Barrès fut reçu à l'Académie française, en remplacement de José-Maria de Heredia, il termina son beau discours par ces mots : « Le sang et l'imagination des nobles Heredia sont incorporés à la France. José-Maria nous laisse



⁶³ Jane Marni
(Cliché Boissonnas et Taponier)



⁶⁴ Séverine (Cliché Boissonnas et Taponier)



⁶⁵ Marcelle Tinayre (Cliché Boissonnas et Taponier)



L. Stanislas Meunier



Hélène Séguin



Mathilde Alanic



Marguerite d'Escola



Jehan d'Yvray



Perdriel Vaissière



Marguerite Rolland



François Casale



Harlor



Darsenne



Eve Paul-Marguerite



Marie-Anne L'Heureux

un chef-d'œuvre immortel et toute une famille d'artistes où, sous les traits d'une jeune vivante, chacun croit voir la poésie. » Tous les assistants se tournèrent vers la loge où les trois gendres du grand poète : Henri de Régnier, Maurice Maindron et Pierre Louÿs se dressaient derrière ses trois filles parmi lesquelles, toute blanche dans sa robe de deuil, souriait gravement Gérard d'Houville.

En quelle langue classique elle nous console :

Ne vous plaignez pas trop d'avoir un cœur très sombre,
Vos yeux seront plus beaux quand vous aurez pleuré.
Il naîtra de vos pleurs, il va croître à votre ombre
Quelque lys inconnu qu'on n'a pas respiré.

Ne vous plaignez pas trop d'avoir été crédule
Et d'avoir cru sans fin ce qui ne vit qu'un jour,
Car vous comprendrez mieux le grave crépuscule
Qui saigne comme un cœur qu'a déchiré l'amour.

Ne vous plaignez pas trop de la douleur divine ;
Ceux-là qui sont heureux n'ont pas bien écouté
Le battement sacré dont s'enfle leur poitrine ;
Ceux-là qui sont heureux, ils n'ont pas existé !

Ne vous plaignez pas trop de cette amère étude,
Vous contemplerez mieux ce qui passe et se perd...
Et vous saurez enfin, sœur de la solitude,
Goûter le soir qui meurt dans un jardin désert !

✽ M^{me} Marcelle Tinayre, depuis sa *Maison du péché*, a de chauds admirateurs. C'était son cinquième roman et l'on se jeta sur les plus anciens, mais pour retourner à celui qui l'avait fait découvrir et qui reste, en effet, son œuvre maîtresse. On peut dire que le talent de M^{me} Tinayre est un des plus mâles qui soient parmi les femmes de lettres et, sans désobliger personne, nous voulons de cette remarque faire un compliment à l'auteur de *Rebelle* et de la *Vie amoureuse de François Barbazange*. « Aucune vertu chez la femme, a dit Edouard Rod, ne me plaît mieux que le courage. Il est si beau de voir ces êtres faibles, qui ont à compter avec tant de fatalités naturelles et de préjugés séculaires, se jeter bravement dans l'arène, y déployer des énergies inattendues, et parfois distancer des rivaux de notre sexe, dont tant d'avantages consacrés multiplient les forces ! M^{me} Marcelle Tinayre, avec son aspect frêle, ses beaux grands yeux de velours noir, sa petite voix claire et son gentil parler preste et spontané, possède à un degré éminent cette noble vertu, et c'est peut-être bien à elle, plus encore qu'à son talent, que tant de hasards auraient pu submerger, qu'elle doit d'avoir conquis une si belle place au soleil de la renommée. »

« M^{me} Stanislas Meunier est l'auteur de l'*Amour miséricordieux* ; M^{me} Hélène Séguin est le poète lauréat de *Femina* pour 1909 ; Marguerite d'Escola est le délicat auteur des *Sources claires* ; Jenny Thénard a rédigé de spirituels souvenirs de théâtre ; Jan Rosmer écrit pour la jeunesse et prépare un volume de pensées *De vous à moi* ; Georges Regnal, c'est Parisette du *Figaro* et l'avisée directrice de *Simple Revue* ; d'Aurel nous avons *Voici la femme* et *Sans Halte*, suite d'originales notations ; M^{me} Yvonne Sarcey guide les jeunes lectrices des *Annales* vers la *Route du bonheur* ; M^{me} M.-A. L'Heureux est l'avisée conseillère des dames et des demoiselles dans *Femina* ; M^{me} Darsenne et Eve Paul-Marguerite sont de charmantes traductrices ; Harlor est l'auteur du dramatique *Triomphe des vaincus*.



Claude Lemaître



Mlle Ferrier



M^{me} C. Nisson



Jenny Thénard



Jan Rosmer



Georges Regnal



Aurel



Yvonne Sarcey



Jane de la Vaudère



Ossit



⁶⁷ Rosemonde Gérard (M^{me} Edmond Rostand) (Cliché Femina)

✧ M^{me} Daniel Lesueur a beaucoup d'imagination. Elle débuta par la poésie, passa au roman psychologique ; la voici au roman romanesque où elle triomphe. *Nietzschéenne* semble être son œuvre capitale ; elle y a déployé ses qualités si diverses, d'écrivain informé, de conteuse pleine de ressources et de peintre habile. M^{me} Daniel Lesueur a été élue deux années de suite vice-présidente du comité de la Société des Gens de Lettres.

✧ M^{me} Jean Bertheroy a rempli également une très belle carrière. Après ses essais poétiques, *Vibrations*, *Femmes antiques*, elle commença cette brillante série d'évocations antiques qui vont de *Cléopâtre*, de la *Danseuse de Pompéi* à la *Beauté d'Alcias*. Le pittoresque sert de décor à la passion. Une visite à la maison Plantin à Anvers lui a inspiré un livre charmant pour les jeunes filles : *Le journal de Marguerite Plantin*. Elle a écrit aussi des romans de mœurs d'aujourd'hui. Elle est féconde et diverse. Son éloge de *Chénier* lui valut un prix d'éloquence à l'Académie. C'est une laborieuse qu'on n'aperçoit que dans les salons des revues qui publient ses ouvrages.

✧ « Les femmes admirent les hommes parce qu'elles les croient forts, les hommes aiment les femmes parce qu'ils les



⁶⁸ Gérard d'Houville (M^{me} Henri de Régner) (Cliché Photo Mondanités)

croient faibles. De part et d'autre, on se trompe. Et c'est tant mieux ; sans quoi le monde finirait », a dit M^{me} Marie-Anne de Bovet. Ce n'est pas très aimable pour les hommes. La comtesse Diane s'en prend spirituellement aux seules femmes : « Les années qu'une femme retranche de son âge ne sont pas perdues : elles sont ajoutées à l'âge des autres femmes. » Les titres des œuvres romanesques de M^{me} M.-A. de Bovet et de M^{me} de Peyrebrune sont dans toutes les mémoires : de *Fausse voie* aux *Petites rosseries*, du *Roman d'un bas-bleu* à *Vie-toire la Rouge*.

✧ L'exotisme a attiré nombre de femmes écrivains. M^{me} Jean Pommerol, qui connaît si bien l'Afrique, s'est laissée attirer par le *Cas du lieutenant Sigmarie*. M^{me} Myriam Harry, grâce à son adolescence orientale et à de récents voyages, a pu se bâtir une récente renommée avec la *Conquête de Jérusalem*, l'*Ile de Volupté* et *Madame Petitjardin*. Elle a vraiment le don des paysages.

✧ Il faudrait un paragraphe particulier pour les femmes du monde qui ajoutent à la gloire de leur salon la renommée littéraire : M^{me} Jean Dornis qui s'est fait critique ; M^{me} Lucie Félix-Faure-Goyau, moraliste ; M^{me} Claude Ferval, baronne de Pierrebout, dont le roman *Vie de Château* est



⁶⁹ Gabrielle Réval et la loggia de sa villa Mirasol, au Cap d'Ail (Cliché Boissonnas et Taponier)



une œuvre des plus émouvantes ; la baronne Deslandes (Ossit) et Cyrène ; M^{me} Alphonse Daudet, poète et observateur ; Laurent Evrard (comtesse La Baume Pluvinel).

Il faudrait aussi mettre à part les romancières qui ont pris leurs modèles dans les milieux essentiellement neufs : M^{me} Colette Yver et ses *Cervelines*. « Celles-là sont des cervelles, de belles petites cervelles qui ont gardé de la femme et de la meilleure, tout, sauf le cœur, et le cœur souvent même, sauf l'amour... » et ses *Princesses de science*, et ses *Dames du Palais* ; M^{me} Tony et Renée d'Ulmès ; M^{me} Harlor ; M^{me} Marguerite Rolland et la *Marchande de Participes* ; M^{me} Camille Pert ; et surtout M^{me} Gabrielle Réval et ses fameuses *Sévriennes*, et *Lycéennes*, et le *Ruban de Vénus*, et les prochaines *Bachelières*. M^{me} Colette Yver et Gabrielle Réval représentent avec éclat cette littérature nouvelle des femmes instruites comme les hommes. Que les femmes gagnent quelque chose à être si renseignées sur tout, c'est à savoir. Mais nous y avons gagné deux très intéressantes romancières. Et il nous est particulièrement agréable



⁷¹ Daniel Lesueur
D'après le portrait peint par Paul Chabas

de savoir que dans la belle cohorte des rédacteurs français de la *Prensa*, le plus grand journal de l'Amérique latine, M^{me} Gabrielle Réval occupe une large place et bien digne de son talent sérieux, intelligent et d'une élégance si moderne.

Il conviendrait de consacrer un autre paragraphe à celles qui osent. Elles sont légion



⁷⁰ Jeanne de Flandres
L'auteur d'un *Essai sur la Femme et l'Amour*
D'après une pointe sèche de Helleu

jours ; M^{me} Gévin-Cassal et *Manon-Manette* ; M^{me} A. de Gériolles et *Fieramour* ; M^{me} Bouyer-Karr et *Fruit sauvage* ; Renée d'Anjou et *Maître après Dieu*, — bataillon que M^{me} Henry Gréville, l'auteur de *Dosia* et de *Sonia*, et de soixante-dix autres romans, écrits régulièrement, à raison de deux par an, conduisait avec une si modeste maîtrise. Donnons une phrase à part à Pierre de Coulevain, l'énigmatique romancière de l'*Eve victorieuse* et de l'*Ile inconnue* qui se refuse à lever son masque. « Mes

et il y aurait un choix à faire. M^{me} Rachilde qui est devenue un critique à l'eau-forte leur a montré le chemin que gravissent aujourd'hui allègrement Colette Willy à califourchon sur Claudine, autre elle-même ; Jeanne Landre, bras dessus, bras dessous avec *Échalote* ; Valentine de Saint-Point qui oscille de l'orgueil au désir ; Lucie Delarue-Mardrus sur la poésie et les nouvelles de qui semble souffler le vent chaud du Sahara, etc., etc.

Et tout de suite après il faudrait saluer les sages, tendres et charmantes Jean de la Brète, l'auteur de *Mon oncle et mon curé*, qui fut une révélation, et de *l'Impossible* ; Henri Ardel, l'auteur de *Mon cousin Guy* ; Jeanne Schultz et la *Neuvaine de Colette* que, par modestie, elle faillit se laisser dérober ; C. Nisson et le *Cadet* ; François Casale et *Chanteclair* ; Max Reboul et *L'Amour roi* ; Adrienne Piazzzi (Leïla Hanoum) et *Sans Souci* ; Maryan et ses cent romans ; Pierre de Gamond et l'*Epave* ; Max Lyan : *Follement et tou-*



⁷² La baronne Fauqueux
D'après le portrait peint par E. Rousteaux-Darboux





LA COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

Par Antonio de LA GANDARA

livres seuls appartiennent aux critiques et au public ! » nous écrit-elle et en même temps elle nous envoie *Au cœur de la vie*, son dernier né, en ajoutant : « Lisez-le, il en vaut la peine, je le crois du moins... » Nous l'avons lu, Mademoiselle. C'est très curieux en effet et votre orgueilleuse modestie n'est point banale et mérite d'être notée.

Toutes ces romancières racontent de belles histoires tantôt rétrospectives, tantôt de notre temps, tantôt d'une époque tout à fait imaginaire où les bons triomphent des méchants et où la vertu est récompensée, tout de suite, par « un prince ennemi de la fraude », mais elles-mêmes, les auteurs, n'ont pas d'histoire. C'est un peu la caractéristique de notre temps. A quelques exceptions près et malgré l'envahissement de la réclame, on ignore jusqu'au visage de toutes ces dames. On trouvera ici des photographies et des por-



⁷³ Marguerite Burnat-Provins
L'auteur savoureux des *Petits tableaux valaisans*
et du sincère *Livre pour toi*
(Cliché W. Küpfer)

traits absolument inédits. Plusieurs de nos charmantes contemporaines ont bien voulu, en l'honneur du *Figaro Illustré*, oublier un moment leur goût de la discrétion. D'autres, cependant, ont été irréductibles avec, d'ailleurs, les excuses les plus charmantes et dont nous ne pouvions nous formaliser : M^{me} Monlaur, M^{me} Bulteau, la princesse Bibesco, l'auteur des *Huit Pa-*

dans les sages annales du roman contemporain. Le métier de romancier est devenu assez lucratif. En Angleterre, il est même d'un rapport excellent. Nos avisées confrères, abandonnant tout autre souci, écrivent parfois à jet continu. Il y a des journaux, des grands journaux, qui, en feuilleton, publient exclusivement des œuvres de femmes. Nous ne savons si, comme dans les ateliers, on les paye moins cher ; cela ne nous

ville, des âmes sœurs prêtes à recueillir ces œuvres « oubliées » dans les bons coins des revues. Les aventures de la *Neuvaine de Colette* sont célèbres. Ce charmant roman ayant paru sans nom d'auteur, une dame K... l'a pris à son compte. Elle fit des dupes d'argent et d'amitié dans la meilleure société de Paris, pénétra dans une ambassade, toujours au titre de « l'auteur de la *Neuvaine de Colette* ». Elle fut même demandée en mariage par un jeune officier de marine de Brest, épris de la femme d'après le roman. Il lui fallut trouver une défaite, car elle était mariée et mère de famille ! Quand M^{me} Jeanne Schultz signa ses nouvelles œuvres, son « sosie » quitta Paris pour Bordeaux où elle essaya de continuer son petit commerce. Elle recevait des lettres et y répondait. Cela devenait grave. La justice s'en mêla et mit un terme à ce « roman littéraire ».

Mais l'histoire est unique



⁷⁴ M^{me} Jane Dieulafoy
La conférencière bien connue, l'auteur de *Parvatis*, de *Frère Pélage* et de *Déchéance*, romans (Cliché Manuel)

radis, plusieurs encore...

Beaucoup ont pris un nom d'homme comme pour se garantir des curiosités, pour se donner la liberté de rester inconnues. M^{me} Henri de Régnier a signé ses premiers poèmes de la *Revue des Deux Mondes* de trois étoiles. Mais tout se découvre et le succès l'a contraint à prendre, tout au moins, un pseudonyme. C'était plus prudent, car il rôde, par la



⁷⁵ M^{me} Guillaume Beer (Jean Dornis)
L'auteur de la *Force de vivre*, du *Voile du temple*, etc.
(Cliché Manuel)



⁷⁶ M^{me} Jean Pommerol et sa monture au désert
Jean Pommerol est l'auteur de *Chez ceux qui guettent*, du *Cas du lieutenant Sigmarie*, etc.

regarde pas et cela ne doit pas être, mais l'accaparement est à la veille de s'accomplir. Ce qui sauvera les hommes, c'est cette fécondité même : nos rivaux, — nous en exceptons l'élite, — écrivent trop vite. Elles oublient que la pureté de la langue est la condition première de la vitalité d'un ouvrage. Mais voilà que nous sortons de notre sujet. Nous ne faisons point ici de critique littéraire.



77 *Valentine de Saint-Point*
Poète, romancier et auteur dramatique
D'après le pastel de Mucha

Après la Neuvième heure, Jérusalem, Ils regarderont vers Lui sont des livres de foi, de très pure foi catholique, livres qu'on croirait inspirés par la souffrance autant que par la joie, livres admirables, livres à relire.

Que notre temps est fécond ! Les auteurs dramatiques me pardonneront-elles de les avoir négligées, depuis M^{me} Judith Gautier, hantée des visions d'Orient, jusqu'à M^{me} Gabrielle Mourey et ses *Deux Madame Delauze*, M^{me} Jehanne d'Orliac, Fred Grésac, Jean Roy et notre grande Sarah ?

Il faudrait disposer de l'espace d'un volume pour parler comme il conviendrait des femmes poètes. M. Alphonse Séché leur en a consacré deux, un de 400 pages pour les poètes de 1200 à 1891 ; l'autre de 398 pages pour le seul *xx^e* siècle qui en est, comme vous savez, à sa dixième année. En tout « quatre-vingt-dix-neuf » *Muses françaises*.

Que notre temps est chaotique ! Un même pays peut voir naître, la même année, un ouvrage de M^{me} Reynès-Monlaur et le *Livre pour Toi* de M^{me} Marguerite Burnat-Provins. Ici, la chair seule parle, avec une grâce, une fièvre et une impudeur si candide qu'elle fait songer à la statuaire antique. Là, au contraire, c'est l'âme qui se dévoile, seule : *Le Rayon*,

Jadis les Muses allaient par neuf seulement.

Chemin faisant, nous en avons nommé quelques-unes : M^{me} Gérard d'Houville, Mathieu de Noailles, Jean Bertheroy, Daniel Lesueur, Julia Alphonse-Daudet.

Voici la duchesse d'Uzès, la duchesse de Rohan et *Lande fleurie* et les *Lucioles*, la baronne de Baye et *L'Âme brûlante*, Hélène Vaca-



78 *Jeanne Dortzal*
Le poète du *Jardin des dieux*
D'après le portrait peint par Dagnan-Bouveret

resco et le *Jardin passionné*.

Les femmes poètes nouvelles sont volontiers passionnées et sensuelles. Les plus grandes s'arrêtent au bord des mots définitifs, tout à coup chastes, à jamais pures. Ecoutez Hélène Picard, chante inspirée de *l'Instant éternel* :

Je suis joyeuse et tendre ; et lasse... et
[si légère !
Je porte ma beauté, ma joie en gémissant,
Je suis ivre, je crois, j'attends, je meurs,
[j'existe !
Prends, pour le déchirer, ô vie ardente
[et triste,
Ce cœur qui n'a pas vu couler encore
[son sang...

Après les hardis élans, les désirs, les rêves et les enthousiasmes, Nicolette Hennique, le poète *Des Héros et des Dieux*, *Du Vent sur la plaine*, s'assagit soudain et frappe à l'auberge de la « Médiocrité heureuse » :

Avoir un petit lac et le pêcher soi-même,
Un verger plantureux, des poules, une
[cour,



79 *Sarah Bernhardt*
La géniale comédienne est aussi un vigoureux dramaturge (Cliché Marceau, Boston)



80 *M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck*
L'auteur du *Choix de la vie*
(Cliché Boissonnas et Taponier)



81 *Liane de Pougy*
L'auteur d'*Yvée Lester* et d'*Yvée Jourdan*
(Cliché Downey, London)



82 *Colette Willy*
L'auteur de toutes les *Claudine*
(Cliché Manuel)



Et sentir bien lever par la terre, alentour,
La luzerne ou le blé que notre labour sème ;
Ne garder comme amis que les amis qu'on aime ;
Mener d'un cœur joyeux son cheval au labour ;
Connaître la beauté de la plaine et du jour
Assez profondément pour bâtir un poème...

Marie Dauguet, aux fortes et odorantes
Pastorales, n'est pas moins prudente et
bonne conseillère :

Crois-moi, ne regarde pas la vie en face,
Mais par les midis clairs ou par les nuits d'étoiles,
Silencieusement, quand tu la vois qui passe,
Pour savoir ce qu'elle est n'écarte pas son voile.

M^{me} André Corthis, dans *Gemmes et
Moires*, arrête le geste de Psyché :

Ne regarde pas trop ton Bonheur, si tu veux
Le bien aimer, et que ta vie en soit meilleure,
Et que, goûtée en lui, la substance de l'heure
Se change dans ton âme en un sang précieux,
Ne le regarde pas si tu veux croire en lui.



⁸³ Claude Ferval (Baronne de Pierrebourg)
Pointe sèche de Argnani

D'autres, au con-
traire, affrontent vo-
lontiers la lumière, le
bonheur et l'amour :

Ce soir, je suis heureuse
au delà de mon doute.

s'écrit M^{me} Harlette
Greh dans *Jeunesse* :

Que m'importe le mal
[souffert, ou deviné
Si du bonheur, ce soir,
[sans regret m'est donné,
Qu'ai-je à me soucier des
[ronces sur ma route ?
Je ne veux plus penser
[qu'au présent adorable !

Et M^{me} Jane Ca-
tulle Mendès, au
Cœur magnifique :

Amour, tout vous pres-
[sent, amour, tout vous
[évoque,
Je pense à Lespinasse, à
[la belle Aissé

guerite Coppin, de
qui on peut, au moins,
citer ce vers :

La tâche de la femme est
[d'aimer, simplement.

*Je meurs de soif
auprès de la fon-
taine*, de M^{me} Edmée
Delebecque ; le *Jar-
din des dieux*, de
Jeanne Dortzal :

Regarder tendrement le
[petit qui s'endort,
Fumer au coin du feu
[quand la femme tricote,
Prêter l'oreille au vent
[qui s'engouffre et
[sanglote ;
Voilà toute leur vie ! et
[n'ont-ils pas raison ?
Pour moi, j'envie, hélas !
[la petite maison
Où l'on aime, où l'on
[meurt sans chercher
[autre chose,

Car à quoi bon, ô Dieu, chercher toujours ta cause ?
Le bonheur n'est-il pas le plus divin secret ?

La Volupté de souffrir, de M^{me} Marthe Dupuy ; la *Vie*



⁸⁴ Lucie Delarue-Mardrus

Au grand destin d'Yseult qu'on n'a pas surpassé,
A ce qui vous détient, à ce qui vous provoque.

Et Cécile Périn, l'auteur de *Vivre et des Pas légers* :

⁸⁶ M^{me} de Broutelles a fondé et dirige la *Vie Heureuse*, la baronne Staffe et la comtesse de Tramar guident les masses à travers les usages mondains, M^{me} Gévin-Cassal est l'auteur des *Souvenirs du Sundgau* et de *Manon-Manette*



⁸⁵ Jeanne Landre
D'après une pointe sèche de Lobel-Riche



nuancée, de M^{me} Lucie Félix-Faure-Goyau.

Si ton cœur est blessé, va t'asseoir en silence
Devant la mer qui songe à l'infini des cieux
Et laisse-toi bercer au chant harmonieux.

Les Appels, de M^{me} Claudine
Funck-Brenta-



⁸⁷ Annie de Pène
L'auteur des *Pantins modernes*
(Cliché Boissonnas et Taponier)



⁸⁸ Jehanne d'Orliac
(Cliché Femina)



⁸⁹ Max Reboul
L'auteur du *Chemin de traverse*



⁹⁰ M^{me} Wissocq-Monnier

no; le *Mis-sel de Notre-Dame de Solitude*, de M^{me} Marie Huot; l'*Acropole*, de la comtesse Eugénie Kapnist; les *Rythmes pittoresques*, de Marie Krysinska; *Gestes d'enfants et Rimes roses*, de M^{me} Amélie Mesureur; *Silences brisés*, de M^{me} Jeanne Neis; le *Jardin caché*, de M^{me} Jeanne Charles-Normand; *Celles qui attendent*, de M^{me} Jeanne Perdriel-Vaissière; *Voici mon cœur*, de M^{me} Anie Perrey; le *Chemin solitaire*, de M^{me} Blanche Sahuqué; les *Mains tendues*, de M^{me} Wissocq-Monnier; la *Terre triomphante*, de M^{me} Marie de Sormion; l'*Ombre des Oliviers*, de Vêga; les *Effeuillements*, de la baronne Hélène de Zuylen de Nyevelt; le *Livre d'Heures*, d'Aimée Fabrègue.

Et terminons cette trop sèche, trop polie nomenclature par les jolis vers de M^{me} Edmond Rostand, — Rosemonde Gérard. Ils sont dans toutes les mémoires, mais toujours délicieux à redire :

Toi dont la robuste tendresse
Me soutient, ô doux compagnon,
Des jours de joie et de tristesse,
Je viens te demander pardon.

Ami, les femmes sont frivoles
Et parlent sans savoir pourquoi,
Pardon de toutes les paroles
Qui ne s'adressent pas à toi.

Les femmes, pauvres insensées,
Ont l'esprit toujours en émoi...
Pardon de toutes les pensées
Qui ne s'envolent pas vers toi.



⁹¹ Marc Hély en visite
chez les femmes d'un chériff
Marc Hély étudie dans ses livres
sincères et charmants les femmes
de tous les pays.

tographeur la tâche de réparer nos fautes. Pourvu, mon Dieu, que lui aussi ne commette pas mille injustices irréparables!

Voilà les « Femmes de lettres françaises ». Chacune a sa cour, innombrable. C'est à toi, honnête lecteur, par tes précieux souvenirs, de compléter, devant tes préférées, les litanies des heureuses épithètes.

Au début de son excellent livre sur la *Littérature féminine d'aujourd'hui*, notre loyal confrère Jules Bertaut, s'écrie : « Le succès de la littérature féminine actuelle a été foudroyant, ils nous a tous surpris, il nous a tous humiliés... » Retenons cet aveu, il réjouira jusqu'aux oubliées de notre palmarès.

Et maintenant faisons un vœu. Que parmi nos sœurs de passage en ce moment sur cette terre, il en reste toujours un petit nombre qui, selon la jolie expression de la baronne Fauqueux, se résignent à

Ne vouloir être rien, n'être rien, qu'une femme.

JACQUES DES GACHONS.

Les femmes devraient être nées
Rien que pour aimer ici-bas...
Pardon de toutes les années
Où je ne te connaissais pas.

⌘ Nous étions, dès les premières lignes de cet article, voué à l'injustice. Nous avons pris nos précautions, garant nos yeux par peur du vitriol des reproches. Hélas! nous ne sommes pas comme Alexandre, nous ne savons pas le nom de tous les soldats que nous désirions passer en revue. Arrêtons-nous héroïquement et laissons au pho-



⁹² Hélène Picard
(Cliché Blain frères)



⁹³ Colette Yver
(Cliché Hermann)



⁹⁴ Marc Logé
La traductrice de Lafcadio Hearn



⁹⁵ Augusta Moll-Weiss



⁹⁶ Marya Chéliza (M^{me} Løvy), la conférencière féministe bien connue
D'après un dessin de E. Løvy



Certes, les belles Athéniennes et, longtemps avant elles, les femmes d'Egypte, savaient s'inspirer de cet axiome, remis en honneur il y a si peu de temps, que la Beauté doit être soignée comme la Santé, et pour la même raison, pour une raison de prudence et de sauvegarde. Nous prenons soin de notre hygiène afin de conserver les agréments que procure une santé parfaite. Il est bien naturel que les mêmes précautions viennent au secours de la Beauté, dans une société où celle-ci exerce plus que jamais un tyrannique pouvoir, contre lequel personne ne songe à se révolter.

Toutefois, nos contemporaines apparaissent supérieures à leurs aïeules, et cela d'une manière incontestable, dans le choix des préparations nécessaires pour prolonger le clair éblouissement d'un teint pur, la grâce et la fermeté d'un harmonieux contour.

Au lieu d'avoir recours, comme on le faisait autrefois, à l'empirisme et à ses recettes compliquées, elles s'entourent de flacons et de boîtes où l'étiquette *Dermatalis* met sa garantie de perfection

scientifique, d'efficacité sûre et d'innocuité complète.

Grâce aux excellents produits *Dermatalis*, la femme moderne peut évoquer sans envie le souvenir d'Aphrodite, et le geste décisif de Phryné n'a plus rien qui puisse intimider sa modestie. L'emploi de ces lotions qui joignent à tant d'autres mérites celui d'être inoffensives, lui permet d'affronter toutes les lumières et toutes les températures. Elles ne développent pas seulement sa beauté, elles ne se bornent pas non plus à la mettre en relief, à la prolonger infailliblement et indéfiniment, elles la préservent des influences fâcheuses que recèle l'atmosphère des salons en fête, des réunions mondaines, des salles de théâtre.

Observez, dans ces assemblées, la femme imprévoyante qui, négligeant de soigner et d'entretenir sa beauté, s'en rapporte à elle et à ses propres ressources pour se défendre : vous ne tarderez pas à voir le teint se flétrir, les traits et les attitudes perdre leur fermeté, leur harmonie. Il en serait de même au grand air, dans la pratique des sports, du golf, du patinage, de l'automobilisme.

Dermatalis, c'est la sécurité du derme, réalisée au moyen de quelques produits bien connus.

La *Lotion rosée* pour les blondes, la *Lotion rachel* pour les brunes, idéalisent le teint et font adhérer la poudre. Étant naturellement invisibles et résistants à la chaleur, ces lotions s'emploient aussi bien pour le soir que pour le jour, et remplacent avec de grands avantages les crèmes de toilette si nuisibles à la peau par les corps gras qu'elles renferment.

Le *blanc liquide* complète la toilette de la femme pour le décolletage et présente le grand avantage d'être inaltérable et de ne pas marquer. Il s'emploie sans poudre.

Pour le jour, *Dermatalis* a créé la *poudre Grisée*, pur riz, adhérente, d'une finesse incomparable et du parfum le plus distingué.

Mais allez 13 bis, rue des Mathurins, demander le catalogue des produits *Dermatalis*, et vous saurez comment la femme française réussit à triompher des ans et à conserver la grâce et la beauté que le temps lui dispute en vain désormais.

Chronique Immobilière

Nous indiquons les affaires suivantes à nos lecteurs du *Figaro Illustré* et nous leur conseillons d'employer une partie de leurs rentrées de janvier, soit en placement hypothécaire, soit en acquisition d'immeubles.

Nous sommes chargés de vendre un joli domaine situé à deux heures de Paris et à une heure de Dieppe; d'une superficie de 460 hectares environ, avec bois, terres de labour, dix fermes, chasse magnifique, habitation confortable; rapport 20.000 francs qu'on peut augmenter; prix 500.000 francs. On peut traiter avec moitié comptant.

Un autre domaine dans l'Est, trois heures de Paris, 900 hectares avec chasses, bois, fermes, etc. Propriété princière. Prix : Deux millions. Grandes facilités de paiement.

Nous recommandons spécialement les affaires ci-après :

1° Gare du Nord. Immeuble moderne, un appartement par étage 2.400 francs; tout loué par baux. Rapport 14.500 francs. Prix 210.000 francs.

2° Près gare Montparnasse, deux beaux immeubles modernes. Locations bourgeoises de 800 à 1.200 francs. Tout est toujours loué, ces locations étant très rares dans ce quartier où il n'y a que de grands appartements. Rapport à augmenter 14.600 francs. Prix 200.000 francs.

3° Place Malesherbes. Immeuble moderne en pierre de taille. Deux façades sur deux rues dont l'une très commerçante. Un appartement par étage. Tout le confort moderne. Location de 2 à 3.000 francs. Tout loué par baux. Rapport 20.300 francs. Prix 280.000 francs.

4° A l'entrée de la rue de Passy. Trocadéro-

Station-Métro-Passy. Immeuble moderne tout le confort. Un appartement par étage 2.900 à 3.500 francs.

Rapport 19.500 francs. Prix 270.000 francs contrat en main, soit du cinq pour cent, un tiers déduit pour charges, entretien, non-valeur, etc. Cette affaire très intéressante sera rapidement vendue.

5° Avenue Wagram, entre rue de Courcelles et avenue des Ternes. Immeuble moderne. Tout le confort, facade de style. Balcon à tous les étages. Construction de premier ordre. Locations de 4.000 à 4.800 francs. Tout par baux. Rapport 24.200 francs à augmenter. Prix 340.000 francs dont 150.000 francs dus au Crédit Foncier à 4 fr. 30 et amortissables en 75 annuités.

6° Place Denfert-Rochereau. Affaire de spéculation. Superficie 3.470 mètres. Rapport actuel 33.720 francs. Locations 800 à 2.600 francs. Il reste du terrain libre sur lequel on peut construire. Prix demandé 500.000 francs sur lequel on peut conserver 300.000 francs à 4 fr. 25 0/0.

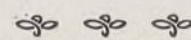
7° Avenue Victor-Hugo, angle, bel immeuble moderne. Tout le confort. Un appartement par étage 5.000 francs. Tout loué par baux. Rapport 39.000 francs. Prix 500.000 francs.

8° Autre mitoyen. Prix 340.000 francs. On peut acquérir les deux immeubles dont les cours sont mitoyennes et avoir un revenu de 5 0/0 bien net dans l'un des plus beaux quartiers de Paris.

9° Boulevard Malesherbes à la Madeleine même. Tout le confort moderne. 3 boutiques, 2 appartements par étage 1.500 à 3.700 francs, façade 37 mètres. Prix 900.000 francs dont 700.000 francs dus à 4 fr. 15 0/0.

Nous avons également plusieurs beaux immeubles situés avenue de l'Opéra et environs gare Saint-Lazare, pouvant convenir à grandes Compagnies ou Sociétés et du prix de 1.000.000 à

5.000.000 de francs. Nous tenons tous renseignements et permis de visiter à la disposition de nos lecteurs à première demande.



Yonne. Joli petit château, entouré de murs et bordé par une rivière. 18 hectares. Parc, bois, verger, potager. Droit de chasse sur 118 hectares. Prix exceptionnel 80.000 francs.

Oise. Bois de 100 hectares entouré de grillages et bordé sur la plaine par 8 hectares de terres. Maison de garde. Chasse giboyeuse. Prix 100.000 francs.

Pierrefonds. Très jolie propriété près la chaussée du Lac et à quelques minutes de la forêt. Maison en parfait état, rez-de-chaussée et 2 étages. Un rû traverse la propriété. Pêche, chasse. Beau parc. Superficie 10.000 mètres. Prix 80.000 francs.

Seine-et-Oise. 30 minutes de Paris. Très jolie propriété. Surface 2 hectares. Parc avec pièce d'eau courante. Maison de jardinier, nombreux communs. Maison moderne, 6 chambres de maîtres. Prix 120.000 francs. Faire offres.

Oise. 10 minutes de la gare de Clermont. Très jolie propriété de 43 hectares, trois pièces d'eau très poissonneuses. Pêche, chasse, bois, arbres superbes. Château parfait état, nombreux communs. Prix 200.000 francs.

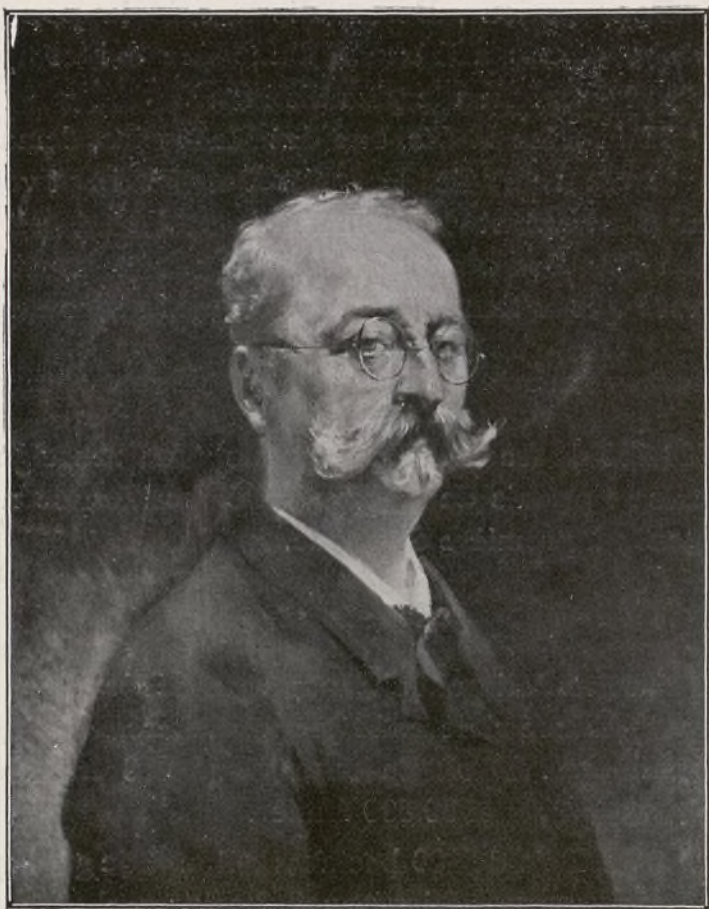
Seine. 13 kilomètres de Notre-Dame. Château Louis XVI. 27 hectares. Prix 500.000 francs. Ce n'est pas la valeur du terrain. Bonne affaire d'avenir, le terrain devant doubler de valeur d'ici une dizaine d'années.

Adresser la correspondance ou voir le rédacteur de la Chronique immobilière du *Figaro Illustré*, M. Léon Gamotot, à ses bureaux, 28, rue Montpensier (Palais-Royal). Téléphone 268-57. Tous les jours de 9 heures à 10 heures (matin) ou de 4 à 6 heures (soir).

La Rétrospective Trouillebert

Je n'affirmerais pas qu'une rétrospective des œuvres de Trouillebert s'imposait spécialement en 1910; mais, il est évident que le Salon d'Hiver n'est pas malavisé en l'organisant. Et puis c'est toujours une occasion d'essayer de faire un peu plus de justice sur ce peintre, que l'on s'obstine à qualifier d'élève de Corot, — ce que jamais lui-même n'a déclaré, — alors qu'il fut élève d'Hébert et de Jalabert; alors qu'il fut d'abord peintre de figures, et plus tard paysagiste pour son plaisir, et paysagiste qui fût demeuré ignoré s'il n'y avait pas eu, en 1884, le fameux procès pour le Corot de Dumas fils, Corot admiré d'une infinité de gens très connaisseurs, et qui se trouvait être un Trouillebert. Voilà pas mal d'années que Trouillebert est mort, et il me semble qu'on lui doit enfin un peu plus de jugement sans passion: je veux me souvenir, devant les œuvres réunies en ce moment au Grand Palais, de ce que disait de lui Albert Delpit, âme généreuse et chevaleresque, au moment du fameux incident.

« Voilà, écrivait-il dans le *Figaro* du 6 juillet 1883, voilà un peintre de talent qui travaille depuis de longues années. Et le succès, semblable à la moqueuse sultane des *Mille et une Nuits*, s'éloigne



TROUILLEBERT, par Pierre Dupuis (1890)

de lui, à mesure qu'il le cherche. Pour que la notoriété lui arrive, il faut qu'on commette une erreur presque ridicule; il faut qu'il soit confondu avec un autre, et qu'une voix railleuse dise: « Vous croyez que c'était un Corot? Pas du tout, c'est un Trouillebert! »

« Cela prouve une fois de plus l'indifférence, ou l'injustice du public. La politique l'absorbe. Il passe dédaigneusement son chemin, sans retourner la tête vers les obscurs travailleurs. L'artiste, simple et consciencieux, qui est enfermé en lui-même, n'obtiendra jamais les suffrages de la foule. Pour frapper l'attention du grand public blasé, il faut le tam-tam de la réclame. Et il est bien rare que les modestes se frayent une place au soleil de la célébrité. »

Delpit avait raison de parler de modestie, à propos de Trouillebert. Celui-ci ne demandait qu'à travailler en paix, à faire la peinture qu'il aimait, et comme il l'aimait, sans se soucier d'ailleurs, — il l'affirmait à qui voulait l'entendre, — que sa manière imitât ou non celle de Corot.

On peut même remarquer qu'en choisissant pour ses effets de nature, d'autres heures que celles qui étaient



TROUILLEBERT. — Pêcheurs sur le Clain

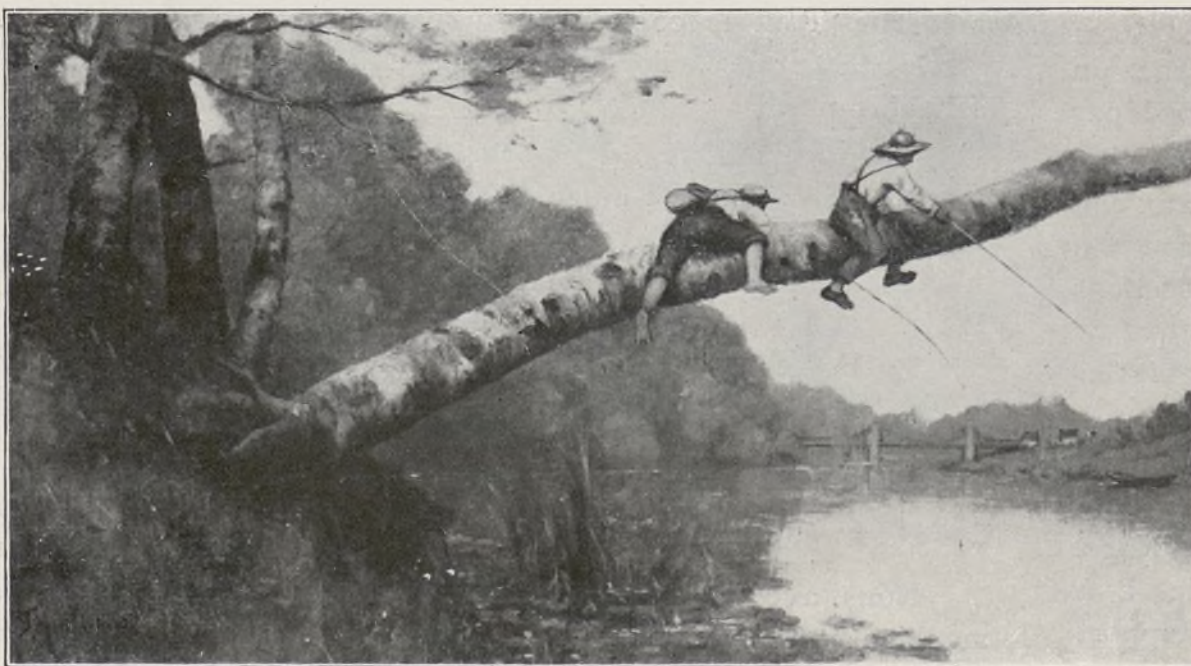
chères à Corot, Trouillebert ne fit pas une concession à ceux qui lui eussent reproché d'imiter Corot. Il avait devant la nature, au point de vue graphique, une sensation pareille à celle du vieux maître, il notait comme lui, mais au lieu de peindre les matins et les soirs, il aimait peindre les pleins-midis, avec les tons précis des choses sur l'écran du ciel clair, et dans le tronc de ses arbres, des accents plus appuyés.

Or, tant que personne ne se fut avisé de le comparer à Corot, Trouillebert passa inaperçu; mais du jour où un tableau de lui, signé par un faussaire, put passer pour un très beau Corot, il fut célèbre. Célèbre dans toute l'acception du mot, car on commença d'être injuste à son endroit. Les uns lui firent grief de fournir un libre commerce aux faussaires, d'autres ne parlaient rien moins que de dire que tous les Corot étaient des Trouillebert; alors quelques gens mal intentionnés mettaient en réserve les Trouillebert qu'ils se promettaient bien de muer en Corot. Bref, on ne laissa plus Trouillebert travailler en paix, et plus on le pressait de s'éloigner de la manière de Corot, plus il y revenait fatalement, obstinément, inconsciemment, parce qu'il n'imitait pas, qu'il suivait son tempérament, et que c'est sans le savoir qu'il faisait des Corot, du moins, je le lui ai entendu dire maintes fois, et cela en un âge, et en un point de sa carrière, où il n'eût aucunement tiré profit d'un manque de sincérité.

Maintenant, il faut regarder ses œuvres, sans mêler la passion à la discussion; et l'on reconnaîtra dans la salle qui lui est consacrée au Salon d'Hiver, que Trouillebert était un peintre d'un très réel talent.

L. R.-M.

Le *Salon d'Hiver*, dont c'est la 10^e exposition, restera ouvert jusqu'au 27 février.

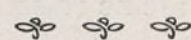


TROUILLEBERT. — Les Petits Pêcheurs

Les Théâtres

Dans *La Barricade*, qui triomphera de longs soirs au Vaudeville, M. Paul Bourget a abordé résolument une question à laquelle tout le monde pense, mais dont on avait peu parlé jusqu'ici sur les théâtres élégants: la question sociale, tout simplement. Il y montre un chef d'industrie aux prises d'abord avec les idées qui ont gagné son personnel et même sa famille, puis avec les gestes nés de ces idées. Parallèlement à ce thème s'en déroule un autre, un thème sentimental et passionnel, qui affaiblit un peu l'argumentation du premier, et qui ne paraît pas de nature à appuyer avec force les conclusions de l'auteur. Peu importe, puisqu'il en résulte des situations plus émouvantes, un drame humain vraiment beau et non une simple comédie à tendances.

M^{lle} Yvonne de Bray, MM. Lérand, Gauthier, Joffre ont prêté une grande autorité aux principaux personnages de cette œuvre importante.

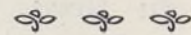


La nouvelle comédie de M. Tristan Bernard, le *Danseur inconnu*, que vient de représenter l'Athénée, n'a donné à personne l'impression d'un puissant chef-d'œuvre, mais un grand nombre de spectateurs s'y sont divertis et ont jugé avec sincérité que c'était là une pièce délicieuse. M. Tristan Bernard n'est pas de ces auteurs qui se préoccupent de mettre à la scène des aventures symbo-



TROUILLEBERT. — Bords de la Vienne

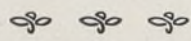
liques, traversées par des héros aux caractères fortement expressifs. En plaçant son théâtre dans la société moyenne, et en choisissant des personnages à l'âme peu compliquée, il arrive à concentrer tout l'effet dans certaines parties du dialogue, et à mettre ainsi extrêmement en valeur son aptitude si particulière à observer ce qu'il y a de ridicule, de lamentable et de bouffon dans la moyenne de l'humanité. Les boutades et les mots ne sont pas rares dans le *Danseur inconnu*. Ils suffisent à expliquer le succès de la pièce.



Le grand succès du *Quo Vadis?* de M. Jean Nougès à la Gaité-Lyrique a été pour le beau talent de M^{lle} Castel, la gracieuse interprète du rôle d'Eunice, une consécration définitive et presque sensationnelle. En signalant l'année dernière les débuts de cette jeune cantatrice sur le théâtre de MM. Isola, nous exprimions l'espoir d'assister au développement rapide des qualités qui venaient d'impressionner si favorablement tous les connaisseurs. Nous ne nous trompions pas. Après une saison à Châtelguyon, où elle affirma son autorité dans le répertoire de chanteuse

légère, rappelée par les directeurs de la Gaité-Lyrique, elle a donné du rôle d'Eunice une interprétation qui réalise par son intelligence, par le souci des attitudes, par le charme de la voix toutes les promesses de son beau talent.

Pour la jeune élève de Delaquerrière, cette création de *Quo Vadis* ? est une étape qui comptera.



Plus de trois cents personnes se pressaient le 16 janvier, vers une heure du matin, chez Noël et Peter's, autour de M. Gémier et de M^{me} Andrée Mégard. Si les dimensions de la salle l'eussent permis, cette affluence se fût encore accrue, tant l'amitié et l'admiration auraient amené de personnes désireuses de fêter la nomination du directeur du théâtre Antoine au grade de chevalier de la Légion d'honneur. La politique était représentée par M. Thomson, ancien ministre de la Marine, M. Gérauld-Richard et M. Paul Boncour, députés ; les lettres et les arts par nombre d'écrivains, d'au-



M^{lle} CASTEL, du Théâtre de la Gaité-Lyrique, dans *Quo Vadis* ? (Cliché H. Manuel)

teurs dramatiques, de directeurs de théâtre, d'artistes, peintres, graveurs et sculpteurs, de comédiens et de comédiennes.

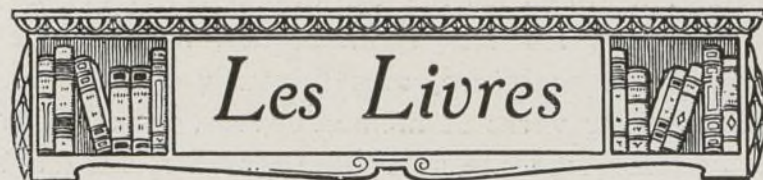
Le menu avait été illustré par Anquetin.

Au dessert, en quelques paroles vibrantes, M. Fabre a exprimé la joie de tous à la nouvelle qu'un ministre, heureusement inspiré, venait de décorer M. Gémier. Très ému, le nouveau chevalier de la Légion d'honneur a répondu, de la plus modeste et de la plus spirituelle façon. Après avoir rappelé sa gratitude envers les assistants, il a dit ses hésitations et son trouble quand des amis songèrent à lui offrir un banquet — et pourquoi il s'était décidé à accepter : pour mieux associer à sa joie tous ceux qui l'avaient aidé à conquérir la croix. Il a évoqué le souvenir des luttes de jadis, et il a terminé, au milieu d'une longue ovation, en adressant des : merci ! merci ! émus à tous, auteurs, camarades, artistes, compagnons des débuts et de demain.

Après une allocution du délégué de la Solidarité théâtrale, qui a remis un souvenir artistique à M. Gémier, après quelques paroles du délégué du syndicat des artistes, M^{me} Séverine a pris la parole. Son éloquence pleine d'images a soulevé un véritable enthousiasme. Définissant le rôle des artistes, ces grands consolateurs des douleurs humaines, ces « verseurs d'illusion », M^{me} Séverine a constaté que le talent de Gémier avait réalisé cette merveille de donner à certains types humains un si puissant relief que nous ne pouvons plus songer à eux sans que se représente à nous l'image laissée dans notre esprit par le puissant créateur de tant de rôles.

A M^{me} Séverine a succédé M. Paul Edmond, et à M. Paul Edmond M. Paul Boncour. Le jeune

député, en termes charmants, a associé au triomphe de M. Gémier « celui d'une autre grande artiste, a-t-il dit, vers qui vont aussi notre admiration et notre gratitude, M^{me} Andrée Mégard ». Et l'assistance, ravie, a fait une longue ovation à l'éminente artiste.

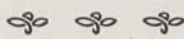


Voici un des plus beaux livres qui aient été publiés depuis longtemps, et c'est un livre de femme. Ce n'est point un roman à tendances, ni une déclamation pesante, prétentieuse. C'est une œuvre de sincérité ardente, une œuvre simple et profonde, — c'est *Le Livre pour toi*, de M^{me} Marguerite Burnat-Provins. Il n'avait été édité précédemment que pour les bibliophiles et les amateurs, — pour une clientèle qui ne lit guère, à ce qu'on assure. Ces éditions de luxe ayant pourtant rencontré un accueil singulier, MM. E. Sansot et C^{ie} ont compris leur devoir, et nous donnent aujourd'hui *Le Livre pour toi* dans le classique format in-18 à 3 fr. 50.

Il est difficile d'expliquer un tel livre, aussi simple et aussi magnifique. M. Henry Bataille y a presque réussi dans sa préface, que connaissent déjà les lecteurs du *Figaro* : « La Nature sans l'homme est terriblement limitée et c'est pourquoi M^{me} Burnat-Provins, comme Dieu au sixième jour, créa l'homme et plaça Sylvius dans son Eden. Mais le septième jour elle ne se reposa pas, et elle le consacra tout entier à la louange de l'homme.

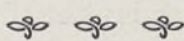
« Cet hymne sensuel si farouche et si doux, écrit avec des yeux d'artiste, pensé par une âme de peintre, est d'une vérité inattendue en littérature. Il faut que *Le Livre pour toi* demeure et ne soit pas oublié. »

Des œuvres d'une aussi pure beauté n'ont, d'ailleurs, rien à craindre du temps.



M. Henri Allorge est un poète optimiste et grave. Dans un temps où les fils d'Apollon n'exaltent guère que les aspects extérieurs de la vie et ne se font pas faute d'en dénigrer les revers, lui se plaît à chanter la fécondité de la souffrance et son néant. Cette tendance était déjà apparue dans les *Poèmes de la Solitude* publiés en 1901. Depuis, des flâneries philosophiques en dehors des sentiers battus du lyrisme, — le *Clavier des Harmonies*, l'*Ame géométrique*, — avaient mûri ce beau talent si profondément original. Dans un nouveau volume de vers que publie la librairie Plon, l'*Essor Eternel*, nous le voyons arrivé au plus haut point de la personnalité, sinon encore dans l'expression, du moins dans la pensée et dans ses développements.

Il ne faudrait pas croire après cela que M. Henri Allorge soit un poète revenu de tout. Son inspiration au contraire unit l'ardeur à la simplicité. Seulement, elle est grave. Alors que d'autres chantent les sourires, la lumière, les fleurs éclatantes, son enthousiasme à lui s'adresse à la douleur, au crépuscule, au lierre fidèle à ses ruines ; et ces sujets lui suscitent des images d'espoir, de confiance et de sérénité qui empruntent à leur source une consistance et un pouvoir évocateur particulier. L'*Essor Eternel* classera certainement M. Henri Allorge parmi les meilleurs poètes de ce temps.



A la Librairie du *Mercur de France*, dans l'excellente « Collection des plus belles pages », ont paru deux nouveaux volumes : *Tristan L'Hermite* et *Saint-Evremond*.

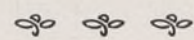
Tristan L'Hermite est, comme le dit M. Van Bever, qui nous le présente dans une notice fort agréable, « un des rares poètes méconnus du XVII^e siècle ». Et si notre temps a théoriquement rendu justice à ce précurseur des romantiques, « qui sut », dit M. Pierre Quillard, « bien avant Hugo et Lamartine intéresser le monde extérieur à

la mélancolie des hommes », il restait non point à vulgariser son œuvre mais à la tirer de l'oubli, les éditions originales étant devenues introuvables. M. Ad. Van Bever s'est acquitté de cette mission avec beaucoup de goût et de talent, et aussi avec beaucoup d'érudition, comme à son habitude. Nous avons, grâce à lui, le meilleur de Tristan L'Hermite, dans un format élégant, avec le portrait et les frontispices de Danet, les vignettes et les culs-de-lampe du temps, le tout complété par une notice et un appendice copieux.

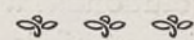
C'est M. Rémy de Gourmont qui nous présente Saint-Evremond, le seul écrivain français qui repose à Westminster, parce qu'exilé en 1661 pour avoir médité du traité des Pyrénées, il ne profita point en 1689 de la permission qu'on lui donnait de rentrer en France et préféra mourir à Londres, où il menait une vie fort agréable.

On connaît surtout de Saint-Evremond sa célèbre *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye*.

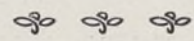
En ne prenant dans le reste que ce qui était digne d'être mis à côté de cet écrit malicieux, égalé par Sainte-Beuve à l'une des Lettres provinciales de Pascal, les éditeurs ont fait un fort volume très compact, où l'esprit et le persiflage abondent non point seuls, mais encadrés comme il faut dans une pensée pénétrante et dans un langage précis, harmonieux, distingué.



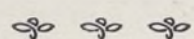
George Sand et les aventures de sa vie continuent d'occuper nos contemporains qui reconnaissent de cette façon un peu indirecte l'influence exercée sur la pensée et sur le roman français par l'illustre écrivain endormie au coin du jardin de Nohant depuis bientôt trente-cinq ans. Cette fois c'est un de ses compatriotes, M. Joseph Ageorges, qui nous promène dans *L'Enclos de George Sand* (Bernard Grasset, éditeur). Sous ce titre, l'auteur a réuni une excellente étude sur « George Sand paysan », des pages intéressantes sur ses débuts dans le journalisme, sur la reprise de *Claudie* au Théâtre-Français, etc. Le recueil s'ouvre sur une fort belle préface de M^{me} Marguerite Ageorges d'Escola.



L'amour est un sujet qui a déjà inspiré quelques livres. Mais il ne manque pas d'une certaine ampleur, et le livre qui l'épuisera n'est pas près d'être imprimé. Il y a quelques années, je crois, M. Claude Anet fit paraître un recueil charmant et malicieux de *Notes sur l'Amour*. Le volume que vient de publier M. Etienne Rey chez l'éditeur Bernard Grasset, se compose aussi en grande partie de notes, et il s'intitule *De l'Amour*. Mais ici, les notes s'entremêlent d'aphorismes, et le ton en est grave et même un peu doctoral plutôt que rosse. M. Etienne Rey ne hasarde point des impertinences, il formule des vérités générales. Tout cela est fort savoureux, quoique, peut-être, un peu appuyé.



Sous les *Déodars*, le nouveau recueil de nouvelles de Rudyard Kipling que publie l'éditeur Stock, nous initie aux charmes des déodars, cèdres à la feuille glauque et blanchâtre qui couvrent les pentes de l'Himalaya. Ce volume se rattache à la période où le romancier écrivit les *Contes des Collines*, *Au Blanc et Noir*, et la série des *Trois Troupiers*. Le lecteur y retrouvera avec un plaisir nouveau l'agréable roserie de Mrs. Hauksbec et les hôtes habituels de Simla. La traduction de M. Albert Savine est d'une aisance heureuse.



A la même librairie, voici un ouvrage que l'autorité de son auteur signale à l'attention du public : *Pour l'Expansion économique de la France*, par M. Jean Cruppi.

Dans ce livre dont l'épigraphe exprime nettement le but : « L'État n'a été organisé qu'en vue de ses fonctions politiques et nullement de ses fonctions économiques », M. Jean Cruppi, ancien ministre du Commerce et de l'Industrie, expose

d'abord, dans un style clair et vivant, un large programme d'action économique.

Sans se borner à une critique parfois vive, l'auteur donne un plan de réformes réalisables. Il les expose nettement et indique de précieuses solutions concernant la marine marchande, l'enseignement technique et les cours professionnels, la réforme douanière.

Un intéressant chapitre, consacré au nouveau tarif américain, délimite avec précision ce problème d'actualité.

Les discours qui suivent l'étude consacrée au ministère du Commerce, et notamment le discours prononcé lors de la discussion du tarif douanier, seront lus avec intérêt par tous ceux qui souhaitent à la France un bel avenir économique.

Ce livre n'est pas seulement l'ouvrage d'un critique avisé, il est véritablement un programme de réformes utiles, et, à ce titre, mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui ne séparent pas le progrès politique de notre pays de ses progrès économiques et sociaux.

Les *Nouveaux Mystères et Aventures* de Conan Doyle, que le même éditeur nous donne en une traduction d'Albert Savine, vont certainement renouveler le succès de la première série de ces récits pleins de verve et de couleur. Conan Doyle y transporte son lecteur tour à tour aux Indes, en Écosse, en Australie et en Californie. Tour à tour, il terrifie ou divertit, faisant parcourir toutes les gammes de l'émotion.

La société se renouvellera-t-elle par voie d'évolution, comme le déclare le plus grand nombre, ou bien, comme l'affirment d'autres moins nombreux, mais tout aussi fermement, faudra-t-il avoir recours à la force pour que les réclamations de ceux qui se sentent spoliés soient entendues ? C'est le problème qui se pose de nos jours, et c'est ce que Jean Grave étudie dans son nouveau volume : *Réformes, Révolution*, que publie la librairie Stock.

L'auteur y passe en revue les principaux moyens que préconisent ceux qui voudraient que le conflit social se solutionnât à l'amiable. Il tâche d'en démêler ce qui peut réaliser quelque progrès d'avec ce qui ne fait qu'étayer les injustices que ces moyens prétendent vouloir combattre.

Sans doute, les conclusions de l'auteur choqueront nombre de lecteurs, mais ses critiques valent d'être lues par ceux qui veulent parler d'évolution et de réformation en connaissance de cause.

Voici un roman d'une rare originalité. L'héroïne du roman de Marc Evian se dirige vers l'*Étoile*, c'est-à-dire vers la reprise intégrale de sa conscience après une « demi-faute ». Passionnée et scrupuleuse, Séverine Nobèle s'est ressaisie à temps, reconquise par ses enfants et son mari, l'âme rafraîchie par l'aveu loyal mais après combien de luttes. L'éducation moderne a omis d'armer et de fortifier la volonté chez la jeune fille. Séverine doit faire elle-même la rééducation de sa volonté. Du moins, au bout de l'effort elle aura trouvé le bonheur. Telle est la thèse émouvante que Marc Evian a traitée brillamment sous la forme d'un récit pittoresque et attachant. (Ollendorff, éditeur.)

Sous ce titre, *Les Féodaux*, l'éditeur Stock publie un nouveau roman d'Yves Le Febvre, aussi somptueux et aussi vivant que les précédents. L'auteur des *Barbares* y ressuscite la féodalité du XI^e siècle, mi-barbare encore et mi-chrétienne, passionnée de guerre, d'amour et de religion. Le fond historique de cette large fresque, c'est la révolte de Geoffroy-Martel contre son père, le vieux comte d'Anjou, Foulques Nerra. Autour de ces deux figures de comtes angevins s'agit dans un cadre d'église et de vieille ville toute une chevalerie héroïque, brutale, superstitieuse dont les silhouettes sont dessinées avec un relief saisissant. Un tel livre se raconte difficilement. Il faut le lire, tour à tour

rude et sauvage ou d'une douceur attendrie, toujours évocatif, toujours écrit avec un grand souci d'art et de vérité.

L'Histoire de l'Art en Grande-Bretagne et en Irlande, que publie la librairie Hachette et C^e s'étend à toutes les manifestations des Arts plastiques dans les Îles Britanniques, architecture, peinture et sculpture, arts mineurs, enluminure, peinture sur verre et métaux ouvrés, des origines à nos jours. Le texte, signé d'un des historiens d'art les plus hautement réputés, Sir Walter Armstrong, directeur de la National Gallery d'Irlande, est un monument d'érudition et de science critique.

Ce travail d'ensemble sur l'histoire des arts en Grande-Bretagne est le premier qui ait été tenté, aussi bien en Angleterre qu'en France ou à l'étranger. Il inaugure la série des quinze Manuels de la Collection « *Ars-Una* » dont l'ensemble formera une incomparable histoire générale de l'Art.

Entre les primitifs essais de l'art chrétien en Irlande, pierres sculptées, vases peints, et l'œuvre contemporaine, se placent trois époques glorieuses où l'art anglais atteignit son apogée : la période du gothique, où surgissent de partout les admirables cathédrales, Lincoln, Wells, Ely, toutes de puissance et d'harmonie ; la période des Miniaturistes, où, avec Hilliard, Peter, Olivier, Hoskins, Cooper, Cooper, Flatman, la miniature devient un triomphe d'inspiration et de grâce ; enfin la période des Portraitistes du XVIII^e siècle, où la peinture après avoir, avec Hogarth, exprimé le réalisme profond du visage humain s'affine avec Reynolds, Gainsborough, Romney, Lawrence, dans un prodige d'élégance spirituelle et physique.

Ainsi se développe l'une des évolutions artistiques les plus riches en enseignements : là, naissent et grandissent ces hautes qualités de discipline et de tenue qui caractérisent le plus fortement le génie national anglais.

Les six cents illustrations de cet ouvrage, gravure en noir et planches en couleurs, aident merveilleusement à suivre le texte de Sir Walter Armstrong : elles rassemblent tous les fiers et beaux monuments de l'architecture anglaise, les bijoux de la peinture, la splendide série des portraits du XVIII^e siècle, les paysages précurseurs de Constable, et la flamboyante magie des visions de Turner.

On voit les inappréciables services que *L'Histoire de l'Art en Grande-Bretagne et en Irlande* est appelée à rendre aux artistes, au nombre considérable de femmes que l'art passionne, aux amateurs, aux critiques, aux étudiants, à tous ceux qu'attire l'étude du beau. C'est en même temps qu'une étude de la plus haute portée, le manuel pratique par excellence : son format de poche sera bien apprécié des visiteurs de musées pour qui ce livre deviendra le plus précieux des guides, un guide supérieur plein d'idées et d'aperçus nouveaux.

Enfin, cet ouvrage ajoute à tous ces mérites celui de rester à la portée de tous, puisque les éditeurs ont réalisé ce tour de force de pouvoir le mettre en vente au prix invraisemblable de 7 fr. 50.

Quarante ans après nos désastres, à l'heure où l'on se reprend à parler de rapprochements et d'ententes avec les nations d'outre-Rhin, maintenant que la grande masse des Français, n'ayant pas vécu les heures douloureuses de l'invasion allemande, doivent puiser dans certains souvenirs un patriotisme plus ardent et plus éclairé, il fallait qu'un livre parût qui fût à la fois un enseignement et une force.

La Garde au Rhin, par Émile Hayem, que vient de publier l'éditeur Bernard Grasset, n'a pas d'autre but.

Ce livre est la démonstration par l'histoire des peuples qui ont gardé le Rhin, que ce fleuve est la frontière naturelle qui sépare les nations gauloises et les nations germaniques.

Rien de plus instructif pour les jeunes Français. Ils y trouveront décrite toute l'histoire des luttes sur le Rhin entre Gaulois et Germains, et les

efforts constants fournis par leurs pères pour gagner leurs limites naturelles ou s'y maintenir.

Rien de plus *salutaire* aussi pour eux, puisque les nouvelles générations trouveront dans ce livre qui leur est dédié le principe de leur attitude et la force de la soutenir.

L'alliance franco-allemande est possible, même désirable, dit l'auteur, mais sur le Rhin. Tout rapprochement conçu différemment ne saurait être qu'une vassalité pour la France.

Tel est le principe que l'auteur a cru bon de graver dans le cœur des jeunes Français, en l'établissant par la longue histoire documentée, vivante et vibrante des luttes sur le Rhin.

M. Émile Hayem n'a rien négligé pour rendre son œuvre plus attrayante : le lecteur y trouvera une étude des mœurs, des coutumes, des croyances ancestrales, un résumé de la mythologie du Rhin, un exposé de la politique des nationalités basées sur la race, sur les langues et le sol, l'examen des tendances actuelles (pacifistes, belliqueux ; leurs arguments) ; quelques recherches aussi sur l'origine française d'un certain nombre de chants nationaux allemands.

Cet ouvrage, luxueusement relié, avec couverture allégorique de Marcel Lainé, contient *plus de 400 pages, 9 cartes géographiques*, dont deux hors texte, *4 plans anciens, 22 gravures, 23 morceaux de musique* et de nombreux documents annexes puisés aux meilleures sources (10 francs).

Dans le courant de l'année 1906 s'est fondée à Genève l'*Association suisse de la presse internationale*, dont un des buts essentiels est de combattre la presse dite « sensationnelle », de redresser ou d'empêcher, s'il se peut, les informations hâtives, mal contrôlées ou tendancieuses qui causent souvent de sérieux préjudices à certaines personnes et même à certaines régions. De surveiller, dans cette intention, les journaux de tous pays et de toutes opinions ; et d'empêcher aussi que, par le truquage photographique, il ne soit porté atteinte à l'honorabilité des individus. Cette Association travaille à faciliter l'entrée et la diffusion des journaux étrangers en Suisse, à provoquer la diminution des droits d'entrée dont ils sont grevés, et l'unification de leur prix de vente dans toute la Suisse. L'Association se tient à la disposition des directions de journaux qui désireraient organiser dans ce pays un service de correspondants spéciaux et s'offre à y soutenir au besoin leurs intérêts. Cette Association dans laquelle les principaux organes de la presse mondiale sont représentés, considérant que l'essor de la vie moderne est étroitement lié à l'existence d'une presse largement informée et sagement dirigeante, s'efforce aussi de fournir à leurs correspondants les moyens de se documenter rapidement et de se renseigner plus exactement. A cet effet et à la suite d'un vœu exprimé par un nombre important de délégués plénipotentiaires à la II^e Conférence de la Paix, à La Haye, en 1907, qui ont accepté de faire partie de son Comité de Patronage, l'Association organise à Genève un *Office international de la Presse*, chargé, entre autres, d'établir une documentation systématique à l'usage des journalistes et hommes de lettres de tous les pays. Cet Office reçoit déjà le service d'un grand nombre de journaux qui ont donné leur appui à sa direction.

Comme on le voit, l'*Association suisse de la presse internationale*, dont le président est M. Félix Wohlgrath, et qui a pris pour devise : « Pour le progrès et le rapprochement des peuples par la vérité, la justice et le désarmement des esprits », poursuit un but éminemment utile et elle mérite les encouragements et le succès qui jusqu'ici ne lui ont pas fait défaut, car elle a été fondée sous le patronage des plus hautes personnalités politiques et littéraires, tant de la Suisse que de l'Étranger.

Le secrétariat général de l'Association, dont le siège est à Genève, 24, rue de l'Arquebuse et rue du Stand, 48, envoie sur demande statuts et renseignements.

JEAN MAUBOURG